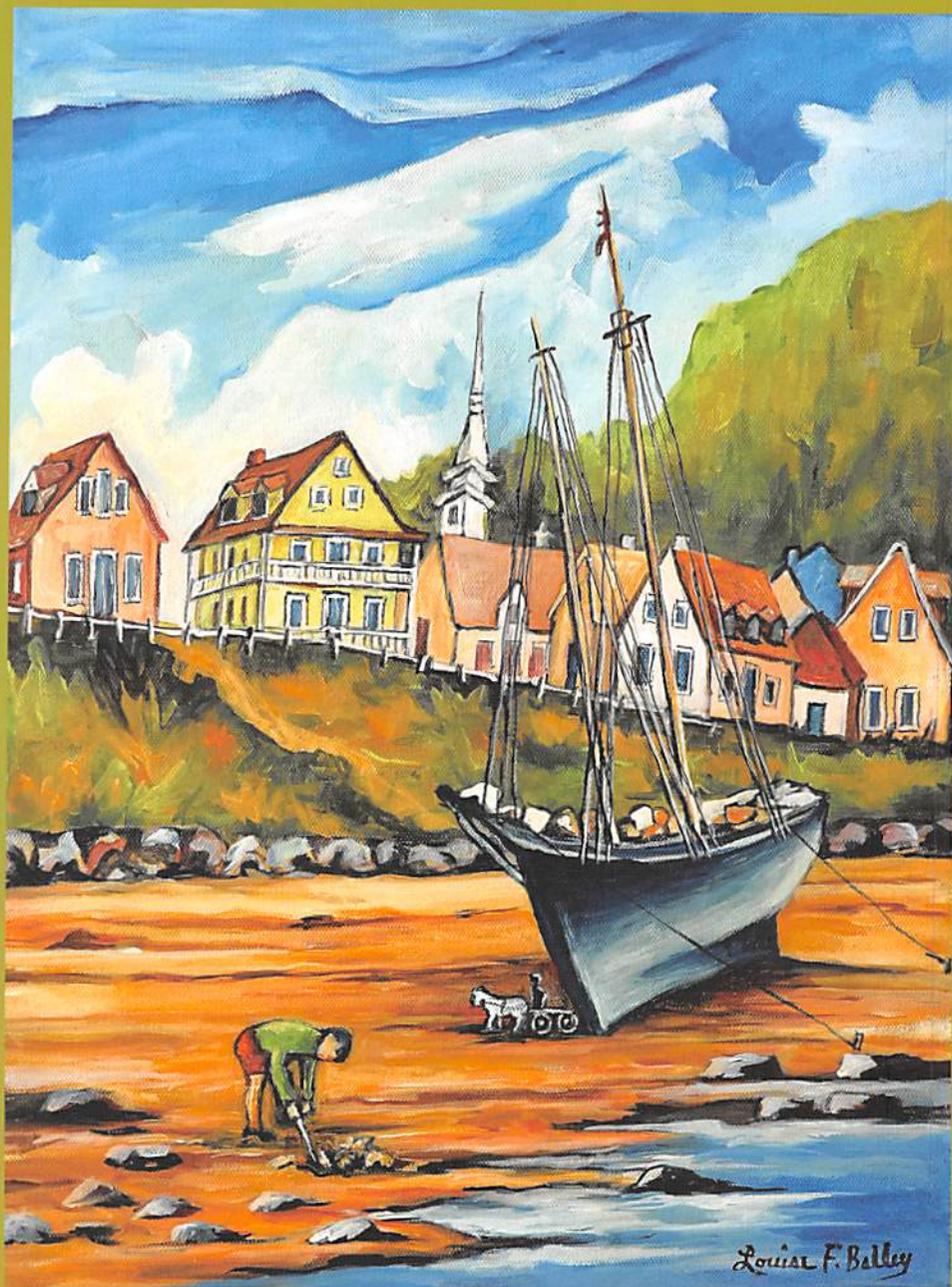


R E V U E
d' **HISTOIRE**
de **Charlevoix**

N u m é r o 9 1

F é v r i e r 2 0 1 9



LES INONDATIONS À BAIE-SAINT-PAUL
RAPPORT DE JACQUES GAILHAUT DE LA TESSERIE, 1666



LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX

Le drapeau évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par Félix-Antoine Savard : la mer, la terre et la forêt.

MEMBRES CORPORATIFS (1 000\$ ET PLUS)

DR JEAN-LUC DUPUIS



**DOMAINE FORGET
MRC DE CHARLEVOIX-EST
POWER CORPORATION**

**CENTRE DE SANTÉ BEAUTÉ
FRANCINE THIBEAULT
LOCATION DE GRUES DANIEL FORTIN**

MEMBRES BIENFAITEURS À VIE (1 000\$ ET PLUS)

Alarmes et Extincteurs
Charlevoix
Robert Ascah
Johanne Bergeron
Rosaire Bertrand
Jean-Pierre Bouchard
Marc Bouchard
Martin Brisson
Janet C. Casey
Marc DeBlois
Yves Downing

Cécile Dumont
Georges Fournier
Raymond Gariépy
M. et Mme Leslie H. Gault
Léonard Gauthier
Fernand Harvey
Imprimerie de Charlevoix Inc.
Robert Labbé
Fernand Labrie
Laurent Lafleur
Paul et Rita Lafleur

Monique Larouche
Pierre Legault
L'Héritage canadien du Québec
Lico imprimeur
Xavier Maldaque
Petites Franciscaines de Marie
Guy Paquet
Municipalité de Saint-Hilarion
André P. Plamondon
Maurice Potvin
Gilles Poulin

Diane et Jean-François Sauvé
Mary Schatz
Réjeanne Sheehy
Yolande Simard-Perrault
Rita Simard-Smookler
Huguette Tremblay
Jean Tremblay
Louis-Marie Tremblay et
Yvette Froment
Ville de Clermont
J.C. Roger Warren

MEMBRES BIENFAITEURS (100\$ À 999\$)

Pierre E. Audet
Arthur Beaulieu
Jean Bergeron
Madeleine Boies-Fortier
André Bouchard
Gilles Bouchard
Rémi Bouchard
François Boucher
Sylvie Boucher, députée
Jean-Paul Boudraux
Léonce Brassard
Simon Coutu
Caroline Dame

Martial Dassylva
Godelieve De Koninck
Henri Desmeules
Claude Despins
Johanne Desrochers
Thomas Donohue
Simone Éthier-Clarke
Diane Fortin
Jean Fortin
Hélène Gervais
Magella Girard
Raymond Guay
Anne-Marie Hamel

Claude Harvey
Hélène et Jean-Luc Harvey
Monique Hervieu
Alan Klinkhoff
Mario Labbé
Guy Lachapelle
Claude Lafleur
Fernand Lapointe
Guy Le Rouzès
André Maltais
Gabrielle Marceau
André Morin
Lyse Nantais-Godin

Paul Néron
Danielle Ouellet
Restaurant Vices Versa
Martin Rochette
Céclie Simard
Jean-Pierre Simard
Sonia Simard
Claude St-Charles
Carole Tremblay
Denis Tourangeau
Claude et Janine Tremblay
Mario Tremblay
Raymond Tremblay

MEMBRES DE SOUTIEN (50\$ À 99\$)

Louis Asselin
Daniel Audet
Louis Bhérer
Richard Boily
Bernard Bouchard et
Micheline Dufour
Louise Boulanger
Géralda Brassard
Yolande et Gérald Cayer
Victor Cayer
Henri Chaperon
Marc Clotuche
Wellie Desbiens
Antoine Desmeules
Marc Desmeules
Suzanne Duchesne
Jacques Dufour
Jean Dufour
Marc Dufour

Marie-Christine Dufour
Mathias Dufour
Luc Filion
Denis Fortier
Hélène Fortier
Pierre Gaudreault
André Gaulin
Janine Gauthier
Marc-André Gauthier
Pierre Gauthier
Serge Gauthier
Yvon et Élisabeth Gauthier
Jean-François Gingras
Pierre Girouard
Robert Giroux
Johanne Guérin
Madeleine Guérin
Richard Guevremont
Christian Harvey

Daniel Harvey
Hélène Harvey
Louise Harvey
Esther Jean
Danielle Lajoie
Claude Lapointe
Réal Lapointe
Robby Lapointe
Michel Leclerc
Jean-Marie Lemieux
Joseph Lemieux
Patrick McKenna
Lise Mineau-Sévigny
René Moisan
Jean-Denis et Marthe Paquet
Roger Paquet
Yvon Pichette
Anita Poulin
Philippe Poulin

Claire Renaud-Tardif
Restaurant et Motel Le Mirage
Hélène Rochette
Lorraine Rochette
Louis Rochette
Raymond Roussel
Municipalité de
Saint-Aimé-des-Lacs
Pierre-Paul Savard
Placement Réal Gravel
Maurice Sheehy
Réal St-Laurent
Michel Tétréault
Sébastien Thibeault
Daniel et Jeannine Tremblay
Georges-Étienne Tremblay
Hervé Tremblay
Johanne G. Tremblay

REVUE D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX

Numéro 91, février 2019

15\$ l'exemplaire

ABONNEMENT :

35\$ par année / 3 numéros.

Publiée par le Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX :

Serge Gauthier (Président),
Raymonde Simard (Vice-présidente),
Christian Harvey (Secrétaire-trésorier),
Louise Lacourcière et Hélène Tremblay (Administratrices).

COMITÉ DE RÉDACTION :

Serge Gauthier et Christian Harvey

COLLABORATEURS:

Serge Gauthier, Jean-François Gingras,
Christian Harvey, Mathieu Parent et
Normand Perron.

TABLEAU DE LA COUVERTURE :

Louise F. Belley, *Goélette amarrée, baie de La Malbaie.*

Photo: Pierre Rochette

POUR NOUS JOINDRE:

218, rue Saint-Étienne

La Malbaie (Québec) G5A 1T2

Téléphone: (418) 665-8159

Courriel: info@shistoirecharlevoix.com

Web: www.shistoirecharlevoix.com

Nous sommes sur FACEBOOK

et sur TWITTER.

Les opinions émises dans le présent numéro n'engagent pas le comité de rédaction de la *Revue d'histoire de Charlevoix* ni le Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix.

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 2019.

ISSN 0829-2183

Port de retour garanti

Envoi de publication.

Numéro de convention: 42624513

PRÉSENTATION

35 ANS POUR LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX

L'année 2019 marque le 35^e anniversaire de fondation de la Société d'histoire de Charlevoix. En effet, c'est le 27 juin 1984 que fut fondé notre organisme. Nous marquerons dignement cet événement significatif. Suivez nos communiqués à venir, car c'est à ne pas manquer.

Nous commençons donc cette belle année festive avec la parution du numéro 91 de la *Revue d'histoire de Charlevoix*. Une édition volumineuse de notre collection remplie d'articles variés de grand intérêt.

La couverture de notre Revue offre une œuvre de Louise F. Belley, une artiste talentueuse que nous présentons d'ailleurs dans un article du présent numéro. Il s'agit d'une vue de la baie de La Malbaie au tournant du siècle dernier. Cette œuvre est mise en tirage afin de favoriser l'animation historique du centre-ville de La Malbaie. Il y aura 400 billets qui seront émis à 10\$ chacun. À vous de vous procurer un de ses billets sans tarder!

Le sommaire de la Revue impressionne vraiment. Il s'y retrouve d'abord un article rédigé par Jean-François Gingras à partir du journal personnel de son arrière-grand-mère Angélique Gilbert. Le sujet de cet article aborde les inondations à Baie-Saint-Paul entre 1922 et 1936, avec d'impressionnantes photos en provenance des collections de la Société d'histoire de Charlevoix. Ensuite, il faut signaler la retranscription du texte du Sieur Cailhaut de la Tesserie de passage à Baie-Saint-Paul en 1666. Un document précieux que Christian Harvey a annoté avec érudition et qui révèle des détails intéressants sur la question des tremblements de terre dans Charlevoix. À lire avec attention.

Par la suite, il y a une conférence que j'ai rédigée pour un Colloque sur la tradition orale de Charlevoix, un texte résumant la carrière de Ginette Gauthier au Domaine Forget, la chronique agricole de Normand Perron, une abondante chronique du livre et enfin un inédit intitulé Chemin de fer. Chemin de foi.

Plus que jamais, surtout à l'occasion des 35 ans de la Société d'histoire de Charlevoix, notre *Revue d'histoire de Charlevoix* se présente comme un périodique vivant et pertinent. Entièrement consacré au patrimoine de notre région. Je vous invite à le soutenir. À renouveler votre adhésion à notre Revue. À nous suivre. À ne pas nous perdre de vue. Ce que nous offrons est unique dans la région soit une vision sérieuse et même scientifique de notre histoire régionale. C'est à appuyer à tout prix, car à la vérité, c'est un héritage inestimable. Bonne lecture de ce numéro 91 de notre *Revue d'histoire de Charlevoix!*

SERGE GAUTHIER, Ph.D.

Président de la Société d'histoire de Charlevoix

En couverture
LOUISE F. BELLEY
UNE LUMINEUSE ARTISTE DE CHARLEVOIX

PAR SERGE GAUTHIER



Louise F. Belley

Photo: Pierre Rochette

Dès qu'elle parle ses yeux s'illuminent. Louise F. Belley est une artiste passionnée. De quelques photos anciennes, oubliées, délaissées, elle vous fera un tableau de lumière en un trait facile, éclairé, ouvert. Louise F. Belley est une artiste offerte aux autres et elle fait don de sa vie pour l'art, pour Charlevoix, pour le souvenir et la beauté des choses d'hier et d'aujourd'hui.

Elle est née à Pointe-au-Pic, dans Charlevoix. Dès sa jeunesse, elle a été à l'emploi des estivants en vacance dans Charlevoix. Durant de nombreux étés et même, parfois, elle occupait deux emplois en même temps. Elle était gérante, cuisinière, elle faisait l'ouverture des maisons et aussi la fermeture à la fin de la saison. Elle était fière de servir, mais surtout de bien servir. Elle opère d'ailleurs toujours un Gîte pour les touristes depuis plus de trente ans.

Et son regard épanoui l'a mené vers l'art. Elle est devenue peintre. Par l'observation, l'amour des couleurs, la passion attentive, le désir d'apprendre et cela a occupé beaucoup de sa vie. Elle sourit quand elle parle de la peinture. Elle s'y épanouit. Pour elle, une toile « c'est un héritage que l'on laisse... ». Elle peint avec son cœur. Et c'est bien suffisant pour remplir des toiles et des toiles; l'œuvre de Louise F. Belley est aussi infinie et variée que le sont les paysages de Charlevoix.

Un temps, elle a dirigé une Place d'art à Pointe-au-Pic et elle y a accueilli de nombreux artistes d'ici et

d'ailleurs. Puis, elle a longtemps exposé son œuvre au Centre Commercial *Le Charlevoix* à La Malbaie, notamment 20 toiles de scènes de Charlevoix représentant une période allant de 1898 à 1961. Une exposition fameuse que personne n'a oubliée. Aujourd'hui, elle expose aux Espaces Saint-Étienne à la Malbaie, au cœur du centre-ville. Elle donne aussi des cours de peinture à de nombreux élèves. Elle produit sans cesse. Elle est intarissable. Pleine de vie. C'est encore et plus que jamais une lumineuse artiste de Charlevoix.

La *Revue d'histoire de Charlevoix* accueille ainsi en couverture du présent numéro, une œuvre de Louise F. Belley. C'est une représentation d'une goélette à voile amarrée sur la rive de la baie de La Malbaie. À l'arrière-plan, on distingue des maisons du village et même l'ancienne église de La Malbaie. Ce tableau nous ramène à la fin du 19^e siècle ou au début du 20^e. C'est une œuvre à la fois artistique et documentaire. Une véritable pièce de collection!

Ce tableau unique d'une valeur de 800\$ est ainsi mis en tirage par la Société d'histoire de Charlevoix afin de favoriser la mise en place d'une animation historique au centre-ville de La Malbaie. Comme l'artiste Louise F. Belley, notre organisation croit à la relance de la rue Saint-Étienne à La Malbaie et nous sommes à l'œuvre afin d'assurer que ce secteur s'anime plus que jamais dans les années à venir.

Journal d'Angélique Gilbert (Simard) LES INONDATIONS À BAIE-SAINT-PAUL (1922-1936)

PAR JEAN-FRANÇOIS GINGRAS



Coll. SHC

À l'entrée de la rue Saint-Joseph, sur la rive est de la rivière du Gouffre à Baie-Saint-Paul, durement touchée en 1936

Intro

Nous vivons sur un territoire magnifique. Chaque portion du Québec a de quoi nous émerveiller, chatouiller notre curiosité. Même en demeurant chez nous, divers paysages s'offrent à nous : lacs, rivières tumultueuses, montagnes, plages et grèves, forêts, boisés, plaines.

À cela s'ajoutent nos saisons qui transforment ces paysages en autant d'opportunités de loisirs ou d'emplois. Le printemps nous apporte le temps des sucres, la préparation des cultures, l'émondage des arbres; l'été nous offre mille possibilités comme la baignade dans les lacs, le vélo, les week-ends au chalet, les vacances sur le bord du fleuve, les glissades d'eau; l'automne nous fait goûter aux récoltes de partout au Québec, nous fait découvrir les nouveaux vins d'ici, déploie les couleurs sur les divers reliefs du Québec; l'hiver nous fait sortir dehors pour le ski, le patin, la raquette ou la planche à neige, les soirées autour du feu, le rattrapage de lecture de l'année ou encore les célébrations du Temps des Fêtes!

Aussi, tous ces éléments se combinent parfois pour nous mettre à l'épreuve. Dans le dernier article, nous retrouvons Angélique Simard aux prises avec un évé-

nement aussi rare que terrifiant : le tremblement de terre historique de février 1925. Pour ce numéro printanier, nous allons ouvrir le journal d'Angélique Simard pour y lire ses observations sur les inondations que connut Baie-Saint-Paul entre 1922 et 1936. Elle était informée mon arrière-grand-mère! Elle partage ici un relevé intéressant des conséquences de ces inondations, et nous fait découvrir ses voisins, des gens si près de nous mais si loin dans leurs moeurs et les moyens de faire face à de telles avaries.

Lorsque les Simard et leurs concitoyens se retrouvèrent éprouvés par l'eau, ils eurent recours à toutes les aides à leur disposition, déploierent d'énormes efforts pour préserver leur demeure de même qu'aider leurs voisins. Reculons donc ensemble à l'année 1924, soit quelques années après la fin de la Grande guerre, au début de ce qui allait devenir « les années folles ».

L'eau s'invite au village, on se réfugie chez les Simard

Le 10 septembre 1924, un mercredi, Angélique écrit qu'il pleut depuis trois jours. Tellement que les eaux sont montées, inondant tout le village. On peut comprendre : environ 70 millimètres d'eau sont tombés les



Coll. SHC

On peut naviguer en barque sur la rue Saint-Joseph

9 et 10 septembre, selon les données historiques de la station de Saint-Féréol¹. Elle rapporte 118 maisons dans l'eau dans la nuit du 10 au 11 septembre. La situation semble évoluer rapidement dans les prochains jours. Mercredi (10 septembre) à midi, on craignait pour les ponts. Avec raison puisqu'à quatorze heures, le pont temporaire de la rivière du Gouffre fut emporté par le courant. De plus, les cages du « pont neuf » (Pont Saint-Pierre²) en construction, faites de fer et de ciment, sont submergées.

À seize heures, le passage était bloqué sur les deux ponts reliant les bras de terre au village et l'eau menaçait d'emporter les ponts. Trente minutes plus tard, « notre batture » était couverte d'eau, en plus d'un côté du jardin. L'eau s'est même aventurée dans les enclos à renards; les pauvres bêtes doivent être secourues à la nage. Angélique, dans cette recension des dégâts et inquiétudes face à la montée des eaux, nous fournit un détail intéressant : cinquante poches de patates ensablées ont été perdues. Bien avant que les frigos et autres méthodes de distribution « juste à temps » ne se développent et se répandent, l'ensablage était une

façon de conserver les denrées plus longtemps. Cette journée allait de rebondissements en rebondissements jusqu'à dix-huit heures, lorsque les quais en arrière de chez Alphonse Otis se brisent.

Quelques heures plus tard, la famille Otis, qui demeurait en face des Simard, se réfugie chez leurs voisins, l'eau menaçant leur résidence. En même temps que les Otis débarquent la famille de « M. et Mme Capitaine Boudrault » (Daniel Boudrault, inscrit comme navigateur au recensement de 1921). Madame Boudrault raconte qu'elle a laissé sa maison, sans rien sauver, qu'elle n'a même pas accroché son image du Sacré-Coeur devant la porte. Elle se dit qu'il gardera bien la maison et le linge pendant son absence. Angélique note tout de suite après que lorsque les Boudrault retournent inspecter leur maison le lendemain, grâce au Sacré-Coeur, tout est sauvé : les armoires sont intactes, il n'y a que le bas de la maison qui est ensablé. Revenons au mercredi soir, vers vingt-deux heures, tout le monde était en danger selon mon aïeule, puisque les bras de la rivière gonflés d'eau étaient connectés ensemble.

Face au danger, bien peu de possibilités concrètes s'offraient aux citoyens à cette époque. Pas de service 911, pas d'équipe de sécurité civile, l'armée n'était pas mobilisée pour des travaux d'urgence. Ne restait donc qu'à prier pour le mieux : dans la maison Simard, les statues étaient distribuées dans toutes les pièces (les mêmes statuets qui allaient connaître un triste sort en février 1925). L'eau a continué de monter jusqu'à tard dans la nuit, environ trois heures du matin. Heureusement la maison était située au plus haut point entre les deux bras. En plus des statues réparties dans

1. Environnement Canada, Station Saint-Féréol, septembre 1924, http://climate.weather.gc.ca/climate_data/daily_data_f.html?hlyRange=%7C&dlyRange=1915-06-01%7C1983-12-31&mlyRange=1915-01-01%7C1983-12-01&StationID=5732&Prov=QC&urlExtension=_f.html&searchType=stnProx&optLimit=specDate&Month=9&Day=7&StartYear=1924&EndYear=1924&Year=1924&selRowPerPage=25&Line=3&txtRadius=50&optProxType=city&selCity=46%7C49%7C71%7C13%7CQuébec&selPark=&txtCentralLatDeg=&txtCentralLatMin=0&txtCentralLatSec=0&txtCentralLongDeg=&txtCentralLongMin=0&txtCentralLongSec=0&timeframe=2 (consulté le 28 décembre 2018)
 2. PERRON, Rolande, 2018, <https://lescahiersderolande.jimdo.com/app/download/15869250396/Des+ponts+%C3%A0+Baie-Saint-Paul.pdf?t=1523239596> (consulté le 28 décembre 2018)



Coll. SHC

Un peu plus haut sur la rue Saint-Joseph, les glaces ont causé plusieurs dommages

la maison, Angélique téléphone à M. le Curé et au vicair. On apprend qu'ils étaient en prière pour tous les paroissiens. Même chose pour la Révérende Mère des Soeurs des Petites Franciscaines de Marie.

La nuit n'a pu apaiser les cœurs, car en plus de la montée des eaux, le courant faisait le tour de la maison et menaçait de percer les fondations. Grâce aux travaux de Joseph, bouchant les trous au fur et à mesure, l'eau n'avait pas rempli la cave. Cette éventualité aurait bien découragée sa femme. Par précaution, la famille avait monté le contenu du sous-sol à l'étage, l'épargnant des affres de l'eau. Tout comme l'épisode du tremblement de terre, Angélique avait consolé les enfants et les étrangers recueillis au milieu de cette avarie. Elle s'appuyait sur la prière, qui donnait un peu de force et de courage. Joseph, de son côté, a travaillé pendant deux jours et une nuit sans arrêter afin de s'assurer de sauver tout ce qui pouvait bien l'être.

Ce n'est que le lendemain, jeudi, qu'un passage à pied fut rétabli. Le curé, Joseph Girard, profita de l'embellie pour traverser et aller à la rencontre de ses ouailles demeurant entre les deux ponts. Dans son énervement, il ne croyait plus les revoir après la rapide crue des eaux qui ne semblait vouloir s'arrêter. Ses craintes étaient fondées, car pendant cette montée des eaux, Angélique rapporte qu'elle entendait des bruits de roche et de bois qui s'arrachaient des maisons. « Tout était effrayant, nous avons passé des heures d'angoisse et d'agonie. Ce n'est qu'au lendemain matin, après avoir constaté la situation, nous avons remercié le bon Dieu que ça s'est passé pendant la nuit. Personne a essayé de se sauver, il n'y a pas eu de perte de vie ». En lisant

Angélique, cela n'avait en effet rien de rassurant pour notre pauvre curé!

Elle conclut ses observations en mentionnant que pendant trois jours, aucune voiture ne pouvait circuler dans le village. Beaucoup d'étrangers sont venus visiter le village, parce qu'il n'était plus « reconnaissable ». Parmi ces étrangers se trouvaient des ingénieurs, probablement envoyés par le gouvernement, venus évaluer les dégâts et les moyens de rétablir les routes et la circulation. De l'aide a été promise pour « creuser les bras ».

De l'eau qui ne veut pas partir

Baie-Saint-Paul se remet à peine des fortes pluies du début septembre, que ne voilà donc pas un second épisode de fortes précipitations! L'inquiétude devait encore régner dans la maison avant ce mardi pénible; Angélique consigne dans son journal qu'elle n'avait plus la force de consoler les enfants face à cette nouvelle épreuve. Cette crue menaçait davantage la résidence, puisqu'on les retrouve pliant bagage pour se diriger vers le haut du village chez Télésphore Simard (lien de parenté incertain, non mentionné dans le journal) « avant que les ponts partent ». La solidarité et l'entraide comptaient parmi les moyens de défense contre les intempéries. On peut déduire à la lecture du journal que les Otis et Boudrault résidaient encore chez les Simard. Cela demeure ambigu. D'une part, la séquence des événements semble affolante et d'autre part, les entrées nous indiquent que le journal est destiné aux enfants pour une lecture ultérieure. Elle indique que tous les enfants et les femmes sortent, de même que



Coll. SHC

Domages sur la rue Saint-Joseph

plusieurs hommes. Aussi, elle a « laissé votre père tout seul ».

Elle n'avait que le téléphone pour avoir des nouvelles. Le pont (non-spécifié) est parti vers vingt-trois heures, la pluie s'est arrêtée vers deux heures du matin. Toujours dans son journal, on y apprend qu'il y aurait eu autant d'eau qu'à la première inondation, mais que la crue aurait été moindre. Il ne restait plus de bois à charroyer, plus de maison non plus et moins de terre avait été déplacée au réveil le lendemain. Mon arrière-grand-mère aurait été bien « désappointée » si elle avait eu les nouvelles en continu ou un canal dédié à la météo : elle y aurait appris que plus de 140 millimètres de pluie³ se sont abattus sur ces deux jours... soit le double du coup d'eau précédent. L'eau a moins monté, c'est le principal.

La famille était enfermée dans le haut du village, le retour ne fut possible qu'à dix-sept heures le lendemain 1^{er} octobre. Tous étaient contents de revenir à la maison sains et saufs. D'autres ont eu une belle frousse, comme ce M. Florent Bolduc qui avait glissé dans « l'équant » (l'écore) de la rivière avec sa cabane à cochons avec deux cochons dedans. Il est venu à bout de remonter sur la cabane avec « l'aide du Sacré-Coeur et de tous les saints ». Il était parti à trois heures du matin pour accoster vers les six heures encore vivant. Il avait une grande famille et sa femme était malade, incapable de prendre soin de la famille. C'est un grand miracle pour Angélique qu'il s'en soit sorti indemne. Il s'en est tiré à bon compte en étant malade seulement quelques jours. Même les cochons avaient été retrouvés en bonne

forme. Malgré le fait que la catastrophe ait été causée par l'eau, quatre enfants auraient subi des brûlures. Ils ont été transportés à l'Hospice Sainte-Anne : deux en sont revenus, deux sont décédés.

L'automne 1924 ne laisse aucun répit aux Simard et à leurs voisins : un troisième coup d'eau survient le 23 novembre, deux mois plus tard. Les entrées sont plus brèves, soit par lassitude ou encore par l'affairement à rétablir le commerce et la vie dans la maison suite aux deux précédents. Les dommages sont concentrés cette fois dans le haut du village. Les ponts, encore une fois, sont mis à mal : tous ceux enjambant la rivière du Gouffre sont partis, et « les trois de Saint-Urbain » également pour une troisième fois. Il est tombé ce 23 novembre 24 millimètres de pluie, ce qui était insuffisant pour que la crue persiste. Les ponts des bras de rivière ne sont pas partis. La rédaction des entrées s'est révélée difficile pour Angélique. Elle qualifie ses notes de « ramassis de phrases sans suite » et elle devait consacrer son temps aux écritures comptables pour le magasin, ainsi qu'à la correspondance avec la famille. Elle veut bien écrire l'histoire pour ses enfants, cependant les exigences de la vie courante reprennent le dessus.

La vie continue, la pluie revient

Le journal d'Angélique nous offre d'autres épisodes d'inondations. Il ne faut pas se surprendre. Naturellement les saisons se succèdent les unes aux autres, alors les aléas découlant des précipitations se pointent aussi au fil du temps. L'année 1928 connaît son lot de précipitations : 161 millimètres de pluie du 20 au 25 mai (date de l'entrée dans le journal), plus de 210 du 20

3. Voir note 1, Environnement Canada



Coll. SHC

Des commerces sont victimes de l'inondation comme le restaurant Jos. Lavoie

au 28. Définitivement, ce mois de mai fut très pluvieux et frais, avec plus de 240 mm de pluie et des températures dépassant rarement les vingt degrés Celsius. Il pleuvait depuis deux semaines au moment où les entrées du journal furent consignées. Angélique trouve qu'il y a eu autant d'eau qu'en 1924 : elle avait l'oeil! À vingt millimètres près, le compte est bon!

Évidemment, on observe des dommages. Du côté de la maisonnée, « nous n'avons pas eu peur ni de dommage ». Le pont du bras chez Gariépy est parti. Il était temporaire depuis quatre ans, il faudra en rebâtir un autre. Cette fois, il sera rebâti en fer. En se basant sur les écrits d'Angélique, ce pont aura donc été emporté quatre fois en quatre ans : la structure en fer fait quasiment office de nécessité. Les villageois habitant près de la rivière ont déménagé, l'eau entrant dans leur maison. Il semble que le sort des résidents du Lac-Saint-Jean eut été bien pire que leurs voisins de Charlevoix. Le niveau du lac aurait monté de vingt-cinq pieds (environ huit mètres) plus haut qu'il n'avait jamais monté. Beaucoup de dommages furent rapportés dans les nouvelles, surtout à Saint-Méthode, l'Anse-Saint-Jean et le « p'tit Saguenay ».

Le dernier épisode de crue des eaux dans le journal se situe en mars 1936. Une grosse pluie s'est abattue sur la région pendant deux jours et trois nuits totalisant 66 millimètres. Avec l'expérience des années précédentes, nous savons que c'est bien suffisant pour perturber la vie du village. La peur et le besoin de refuge semblent avoir épargnés nos concitoyens cette fois; les dommages apparaissent plus superficiels.

Les glaces accumulées sur les bras de rivière sont parties sans faire de dommage; les maison près de ces derniers ont craint l'inondation des caves, seulement quelques familles durent déménager; le pont du Cap Martin est parti, pour accoster sur la rive chez Arthur Côté; le pont de fer, inauguré en 1929, fut touché par la glace, sans plus. À Sainte-Croix, un moulin et un hangar ont descendu dans « l'équart »; dans le rang Saint-Laurent, des avalanches (ou glissements) ont emporté des enclos de renards et des étables.

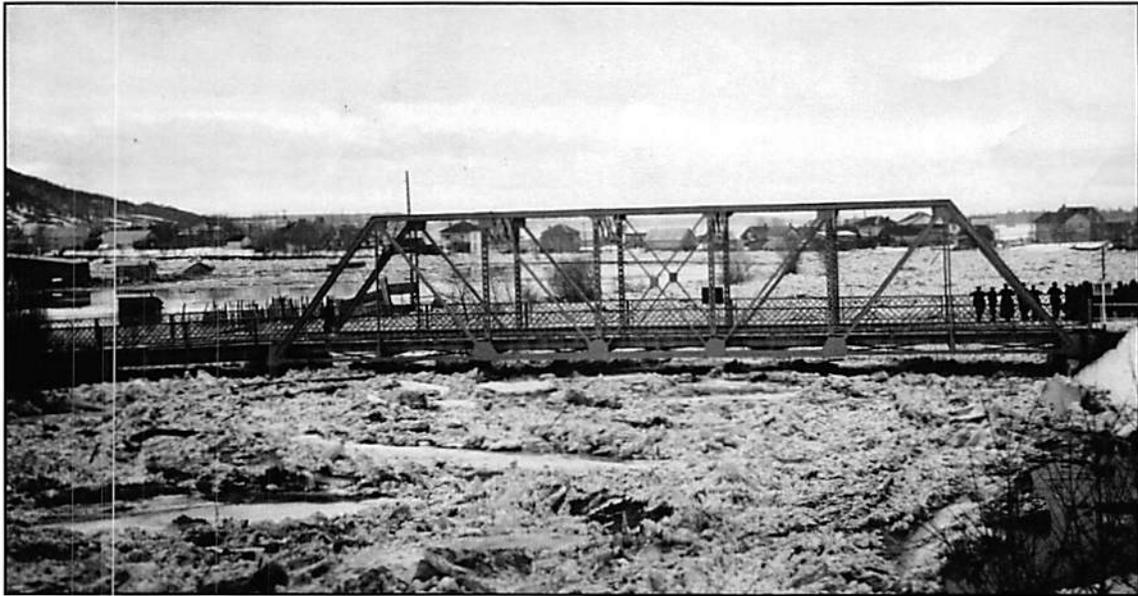
Malheureusement, à l'opposé des épisodes des années précédentes, on déplore plusieurs pertes de vie directement reliées aux inondations. À Petite-Rivière, chez Elzéar Bluteau, cinq enfants sont morts noyés lorsque le ruisseau est entré dans la maison vers cinq heures du matin alors qu'ils étaient couchés. Au grand chemin (de Petite-Rivière?), une femme est décédée; ils l'ont retrouvée le lendemain dans la maison, sous son poêle. On déplore une maison renversée à Saint-Tite-des-Caps; elle s'est brisée et une femme est morte avec trois enfants. Angélique rapporte onze décès, ce qui a causé une peine générale dans les environs. Elle fait d'ailleurs la comparaison avec la crue des eaux de 1922 (voulait-elle dire 1924? Il n'y a pas d'entrée d'inondations pour 1922), où les dommages étaient importants, mais sans perte de vie. En ce mois de mars 1936, la terre était encore gelée, l'eau demeura en surface parmi la neige, rejoignant les cours d'eau qui, une fois gonflés, sortirent de leur lit.

Baie-Saint-Paul n'en avait pas terminé en cette mi-mars 1936! Quelques vingt millimètres de pluie s'ajouteront le restant du mois, mais quel impact cela aura!



Coll. SHC

On peut constater le niveau élevé des eaux de la rivière du Gouffre à la hauteur du pont de fer en 1936



Coll. SHC

Ça semble être le 19 mars que tout déboile, qu'on retrouve les mêmes grands dérangements qu'en 1924 ou 1928. Ce jour-là, le pont du Cap Martin est finalement parti et la rivière a passé par-dessus les quais. Soixante familles ont dû être secourues et démenagées en chaloupe. Le journal mentionne les efforts des vicaires Girard et Beaudry, du maire J-A Boivin et du docteur Leclerc. Plusieurs familles de la batture Sainte-Anne ont aussi démenagé, fuyant l'eau qui embarquait sur « l'équart », passait dans le champ de l'Hospice Sainte-Anne le long du chemin de fer.

Les Simard subirent cette fois des dommages dans les enclos des renards, tout comme la Société renardière Québec-Baie-Saint-Paul. Le danger était pire que jamais le vendredi 20 mars. L'eau emporta 1200 billots entreposés sur la batture de même que douze cordes de bois et de la planche; le tout se trouva mêlé

au stock de M. Bouchard. Récupérer le matériel représente beaucoup de travail et nécessitera l'embauche d'hommes pour accélérer le tout. Outre les Simard, les magasin de Ludger Larouche, Antonio Boily et Adrien Dufour sont pleins d'eau.

Le lundi suivant voit une éclaircie dans la température. Le curé donne la permission aux paroissiens d'aller travailler aussi pour les gens de l'autre côté de la rivière, afin d'aider à nettoyer les maisons après un bon arrosage, beaucoup de sable et des débris. Mon arrière-grand-mère qui avait l'oeil note, a posteriori, qu'il eut fallu qu'un homme reste pour garder leur bois : « il y aurait encore des malhonnêtes dans la Baie. Elle aurait déjà porté le nom de « Baie-des-voleurs » et elle s'en sent encore ». Elle croyait que ceux qui ont pas eu de dommage ne viendraient pas chercher le bois de ceux qui ont perdu dans l'inondation. Angélique ne

dénombrer pas d'autres pertes de vie, les dégâts se limitant à quelques maisons déplacées de leurs fondations ou renversées avec la force de l'eau et des glaces combinées, ou encore inondées de six pieds d'eau (environ deux mètres).

Le mois de mars tirant à sa fin, l'eau se résout à quitter les maisons et les champs. Cela débuta le 27 mars, grâce aux prières de tous. En premier lieu celles du curé, mais aussi de tout l'Hospice Sainte-Anne, du couvent, des familles : tout le monde était en prière. Plusieurs ont aussi jeté des médailles de Saint-Joseph dans la rivière, question de l'encourager un peu. Les glaces ont débloqué suite à la grande messe du lundi suivant, un vrai miracle! Au bilan, c'est le village Saint-Joseph qui aurait été le plus affecté. Les pertes sont telles que des évaluateurs tentent d'en faire le décompte afin d'obtenir de l'aide du gouvernement pour aider aux réparations.

Conclusion

Encore une fois, à travers les écrits d'Angélique, assidue à consigner les succès scolaires des enfants comme les avaries du mauvais temps, nous avons eu le privilège d'assister au déchaînement des forces de l'eau dans Baie-Saint-Paul. Dans ces quelques épisodes, elle y va d'une description simple des dommages matériels encourus par ses concitoyens. Ce n'est jamais drôle, elle ne se réjouit jamais lorsque le malheur frappe les autres, elle le constate. Tout comme les efforts nécessaires pour remettre le tout en état. Par contre, on sent l'inquiétude, la frayeur lorsque ces mêmes forces affectent directement sa famille, ses voisins; lorsqu'elles forcent le refuge, l'évacuation des maisons, rendent les enfants inconsolables. Les Simard furent bien chanceux, puisqu'ils n'ont pas subi de dommage avant 1936, alors qu'ils voyaient billots et cordes de bois partir à la dérive... et peut-être quelques esprits malfaisants se servir au passage. Dans toutes ces aventures, on retrouve Dieu comme grand « solutionneur », grand architecte du mouvement des forces de la nature. Le curé y joue conséquemment un grand rôle dans la « gestion de crise » en invitant à la piété, la dévotion pour remettre les choses en place. Lors du premier coup d'eau rapporté en 1924, Angélique distribue ses statuettes dans la maison afin d'échapper à la furie des éléments. Les prières, tant dans les maisons qu'en communauté, ainsi qu'une grande messe aurait donc contribué à la baisse du niveau des eaux.

Les dommages matériels restent tout de même une source d'inquiétude. L'avant-Seconde guerre mondiale pourrait être considéré comme un autre monde par rapport au nôtre. Était-on plus attaché aux biens matériels

que nous ne le sommes aujourd'hui? La question mériterait d'être approfondie avant d'y répondre catégoriquement. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'un ménage moyen possédait bien moins d'objets que son équivalent contemporain. On achetait ce qu'on avait besoin, on usait et on réparait. N'en soyons pas nostalgiques, constatons. Un exemple : une femme étasunienne posséderait aujourd'hui en moyenne trente ensembles de vêtements (donc, plus de morceaux de vêtements), alors que sa grand-mère vivant dans les années 1930 n'en possédait que neuf⁴. Toujours du côté des États-Unis, une maison moyenne actuelle contiendrait environ 300 000 articles⁵! Convenons ensemble que ce n'était pas le cas à l'époque, aux États-Unis comme au Canada ou à Baie-Saint-Paul.

Un autre aspect de la vie en Charlevoix m'a frappé. Nous n'avons aucun indice qu'il y ait eu un service météorologique en fonction à ce temps. Ni d'agence de Sécurité civile. Donc, on ne pouvait anticiper les fortes chutes de pluie. Il n'y avait pas non plus de mesures prévues en cas d'inondation. Donc, pas de mesures d'urgences ni de travailleurs se mettant en branle pour porter secours aux citoyens ni réglementation de construction dans les zones inondables, ni aucun ministère évaluant des demandes de dédommagements suite à des catastrophes reliées au climat. En relisant la liste des dégâts au fil des années, on peut se demander si les infrastructures étaient adaptées aux événements de l'époque? Quelques jours de grosse pluie et les ponts sont déplacés, de même que des maisons. Le village se développait-il au gré de la croissance de la population? Les espaces disponibles étaient-ils confinés dans des zones à risque?

Le territoire sur lequel nous vivons, comme notre langue et les aliments que nous mangeons, constituent une part importante, souvent sous-estimée de notre identité. Les soubresauts de la nature, la géographie du terrain influencent le déroulement de nos activités, tant de loisirs que d'entreprises. Lorsque les excès spontanés du climat se combinent à cette géographie, ils nous forcent nous, simples mortels, à construire de meilleures infrastructures pour mieux nous implanter à notre territoire. Ils font jaillir en nous parmi les plus beaux sentiments qui soient. On retiendra dans les écrits d'Angélique à propos des inondations la solidarité entre gens soudainement redevenus égaux devant le malheur.

4. JOHNSON, Emma, « The Real Cost of Your Shopping Habits », forbes.com, 15 janvier 2015, <https://www.forbes.com/sites/emmajohnson/2015/01/15/the-real-cost-of-your-shopping-habits/#250f300d1452> (consulté le 6 janvier 2019)

5. MACVEAN, Mary, « For many people, gathering possessions is just the stuff of life », latimes.com, 21 mars 2014, <http://articles.latimes.com/2014/mar/21/health/la-he-keeping-stuff-20140322> (consulté le 6 janvier 2019)

LES EFFETS DU TREMBLEMENT DE TERRE DE 1663 DANS LA VALLÉE DU GOUFFRE

Le témoignage inédit de Jacques Cailhaut de la Tesserie, août 1666

PAR CHRISTIAN HARVEY

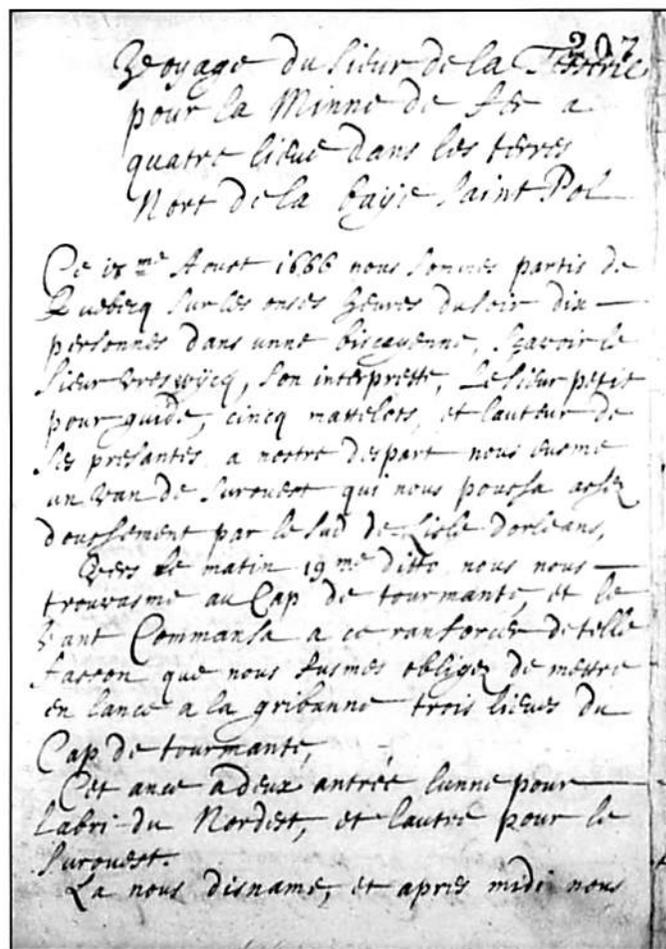
PRÉSENTATION

Le passage de Jacques Cailhaut de La Tesserie à la baie Saint-Paul en 1666, en vue d'analyser le potentiel d'une mine de fer dégagée par le tremblement de terre de 1663, fait généralement l'objet d'une courte note dans les monographies historiques consacrées à la période de la Nouvelle-France¹. Cette entreprise d'exploration s'inscrit comme l'un des nombreux projets amenés par l'intendant Jean Talon afin d'exploiter les richesses naturelles de la jeune colonie française². Au niveau de l'historiographie régionale de Charlevoix, ce passage marque pour une première fois un intérêt de l'administration coloniale pour le territoire et favorise sans doute le développement ultérieur de la goudronnerie royale à Baie-Saint-Paul³.

Or, le contenu du rapport et de la carte produite par Jacques Cailhaut de la Tesserie à la suite du voyage ne semblent pas avoir fait l'objet d'un véritable traitement. Sans doute, cela s'explique par le fait que la mine de fer ne sera jamais en exploitation sous le régime français et devra attendre une première véritable tentative entre 1872 et 1874 ; la lecture complète du texte serait donc peu utile. La consultation difficile du document conservé en France aux Archives nationales d'outre-mer n'a sans doute pas facilité son analyse⁴. Ces documents sont aujourd'hui facilement consultables en ligne grâce à leur numérisation sur le site de la Bibliothèque et Archives Canada (BAC).

Le rapport du voyage de Jacques Cailhaut de la Tesserie n'a jusqu'à maintenant fait l'objet d'aucune véritable analyse concernant les effets répertoriés par celui-ci du tremblement de 1663 dans la vallée du Gouffre⁵. Ce document, en quelque sorte encore inédit, en constitue à cet égard probablement le seul témoignage direct⁶.

Nous désirons présenter aux lecteurs une version du texte en français moderne contenant des notes sur le contexte et le vocabulaire utilisé. Avant d'aller plus loin, il importe de présenter sommairement son auteur et son contenu.



Le manuscrit original de la Tesserie

Jacques Cailhaut de la Tesserie (1629-1673)

Jacques Cailhaut de la Tesserie est né vers 1629, à Saint-Herblain, en Bretagne (France), un village intégré aujourd'hui dans la banlieue ouest de la ville de Nantes. Il est le second fils de Samuel Cailhaut, seigneur de La Grœzardière, et de Louise Le Tessier. Sa famille est issue de la noblesse d'épée active dans l'administration locale et l'armée française⁷. Jacques Cailhaut de la Tesserie est un Huguenot de foi calviniste. Cette situation particulière dans une France majoritairement catho-

1. À noter que le père Charlevoix traite de la mine dans son *Histoire de la Nouvelle-France*.

2. Voir: André Vachon, "Talon, Jean", *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*.

3. Serge Gauthier et Normand Perron. *Histoire de Charlevoix*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2000. p. 61

4. Dans son ouvrage *Messieurs du Séminaire*, l'historien Jean-Paul Tremblay affirme n'avoir pu retrouver le document avant la parution de son ouvrage en 1974.

5. Cette omission se retrouve également dans notre ouvrage : Christian Harvey. *Les tremblements de terre dans Charlevoix selon les documents historiques : Effets sur les bâtiments et les terrains*. Éditions Charlevoix, La Malbaie, 2015, 123 p.

6. Les textes de Jérôme Lallemand et de Marie de l'Incarnation répertorient uniquement des effets du séisme vus du fleuve par des tierces personnes.

7. A.F. Schrikker. "A Globetrotter in the 17th century. The Travels of Jacques Cailhaut de La Tesserie: in service of the VOC and the royal colony of Nouvelle-France". Master in History, Université Leiden (Pays-Bas), 2014. 93 p.

lique l'amène à s'intégrer à titre de soldat mercenaire dès l'âge de 15 ou 16 ans pour les Provinces-Unies (aujourd'hui Pays-Bas). De 1645 à 1655, il s'incorpore au Verenigde Oost-Indische Compagnie (VOC, Compagnie néerlandaise des Indes orientales). Cette expérience de globetrotter l'amène à visiter la jungle de Formose (Taïwan), l'empire du Japon, le centre de commerce de Batavia (Jakarta, Indonésie) et les côtes de la Perse (Iran) et de l'Inde⁸.

Revenu en France, Jacques Cailhaut de la Tesserie se convertit probablement à la foi catholique avant son départ pour la Nouvelle-France en 1661. Il arrive dans la colonie avec l'entourage du nouveau gouverneur Pierre du Bois d'Avaugour. Il s'implante alors durablement en Nouvelle-France en obtenant un arrière-fief sur l'île d'Orléans en 1661 et en épousant Éléonore de Grandmaison en octobre 1663. Jacques Cailhaut de la Tesserie occupe au cours de cette période différentes fonctions en lien avec l'administration coloniale. En 1663, il devient même le gouverneur par intérim de la Nouvelle-France. Il fait partie pendant plusieurs années du conseil souverain ; vu comme un allié des autorités civiles, il quitte à deux reprises l'institution sous la pression de Monseigneur de Laval. À la suite de l'arrivée de Jean Talon, la Tesserie réintègre le Conseil souverain en décembre 1666 ; ce dernier lui avait confié, plus tôt la même année, différentes missions notamment pour la reconnaissance des eaux du nord et d'une mine de fer à baie Saint-Paul.

Son contenu

La retranscription proposée comprend le contenu des 16 pages manuscrites et d'une carte produites par Jacques Cailhaut de la Tesserie présentant la vallée de la rivière du Gouffre à Baie-Saint-Paul. Afin de faciliter la lecture, nous avons régularisé l'orthographe des mots en français moderne et placé les verbes au temps présent. Il s'agit d'un récit d'un voyage qui nous relate avec menus détails les difficultés de navigation sur le fleuve Saint-Laurent et dans la baie de Baie-Saint-Paul. Et surtout, selon toutes vraisemblances, ce texte nous décrit les glissements de terrain importants causés par le tremblement de terre de 1663 dans la vallée de la rivière du Gouffre. Nous espérons que la publication de ce texte commenté permettra de faciliter de nouvelles expertises géotechniques sur ce phénomène en lien avec les séismes.

8. *Idem*, p. 1

LE DOCUMENT

Canada⁹

Voyage du S[ieur] de la Tesserie po[ur] la mine de fer à quatre lieues dans les terres [au] nord de la baie Saint-Paul, 18 août 1666¹⁰

Relation de monsieur de la Tesserie touchant la mine où il fut par l'ordre de monsieur l'intendant¹¹ ; il sait la langue flamande et celle des Indiens ayant demeuré dans le pays avec les Hollandais¹² ; c'est un gentilhomme de Bretagne connu de monsieur Colbert¹³ lequel l'obligea de venir en ce pays [en] l'année [1661¹⁴] et sans quoi il aurait pris emploi dans la comp[agnie française] des Indes orientales¹⁵ ; il sait la navigation et les mathématiques.

Voyage du Sieur de la Tesserie pour la mine de fer à quatre lieues dans les terres [au] nord de la baie Saint-Paul

Ce 17^{ème} [d']août 1666 nous sommes partis de Québec sur les onze heures du soir, dix personnes dans une biscayenne¹⁶, savoir le Sieur Verbeek¹⁷, son interprète, le Sieur Petit¹⁸ pour guide, cinq matelots et l'auteur de ces présentes¹⁹ ; à notre départ nous eûmes un vent de suroît qui nous poussa assez doucement par le sud de l'île d'Orléans.

Vers le matin 19^{ème} [août] ditto²⁰ nous nous trouvâmes au Cap Tourmente et le vent commença à se renforcer de folle façon que nous fûmes obligés de mettre à l'anse Gribane²¹ [à] trois lieues du Cap Tourmente.

9. Nous avons réalisé ici une retranscription du texte de la Tesserie en français moderne afin d'en faciliter la compréhension.

10. Cette section rédigée en marge de la relation, par un fonctionnaire, est une présentation de Jacques Cailhaut de la Tesserie.

11. L'intendant de l'époque est Jean Talon (1626-1694).

12. La Tesserie n'a jamais été au service de la Hollande en Amérique du Nord, mais plutôt du côté français. Il a appris l'usage du flamand ou du néerlandais au service de la Hollande en Asie. Il a sans doute acquis quelques rudiments de langue indienne lors de missions contre les Iroquois pour la France.

13. Jean-Baptiste Colbert (1619-1683): ministre des Finances de Louis XIV.

14. Illisible dans le document mais on sait qu'il arriva au Canada en 1661.

15. Il semble plutôt que Cailhaut de la Tesserie désirait entrer au service de la Compagnie française des Indes orientales mais que ses services ne furent pas requis.

16. Petite chaloupe à rames.

17. Nom à consonance néerlandaise difficile à défricher avec précision. Il est probablement celui nommé plus loin "le mineur", d'origine hollandaise, ce qui explique la présence d'un interprète.

18. Sans doute un coureur des bois.

19. Pour une raison ou l'autre, La Tesserie ne décrit que 9 personnes sur les 10 personnes présentes.

20. Signifie "déjà dit".

21. Située dans le secteur de Sault-au-Cauchon.

Cette anse à deux entrées, l'une pour l'abri du nord-est et l'autre pour le sud-ouest.

Là nous dinâmes et après midi nous nous embarquâmes avec le même vent de marée baissante qui faisait que la mer n'était pas si élevée.

Sur les trois heures après midi, nous arrivâmes dans la baie Saint-Paul non sans péril, à cause du grand vent et des courants de marée qui se rencontrant font que la mer s'élève fort haut et brise horriblement.

Nous échouâmes furieusement²² sur la vase et mêmes pied à terre en attendant la marée pour faire entrer notre biscayenne dans la rivière qui est tout au fond de la baie tirant droit Nord.

Cette baie peut avoir une lieue²³ et de demi de tour fort sujette aux grands tourbillons de vent ainsi que nous avons remarqué ; lesquels tourbillons sont causés par de hautes montagnes et dont la baie est enfermée, tellement que des navires courent risque de se perdre, ne pouvant mouiller que dans les courants, attendu que la baie est plate et découvre presque toute de basse mer ; ainsi il faut que les navires demeurent à l'île aux Coudres, une lieue de ladite baie, où ils sont en toute sûreté des mauvais vents ; et là il aura besoin d'une forteresse [tant] pour la sûreté des vaisseaux que pour celle du pays, attendu que c'est l'unique passage pour les navires.

Sur le soir à la marée montante nous entrâmes dans la rivière à trois et quatre pieds d'eau de haute mer, nous employâmes le reste de la soirée à visiter les lieux d'alentour, nous trouvâmes le terroir être sable en partie, couvert d'herbes, bon à pâturer mais en trop petite quantité, très peu de terres labourables ; il s'y rencontre tant aux montagnes qu'en bas toutes sortes de bois du pays à la réserve²⁴ [...²⁵] de chênes et hêtres.

Sur le soir nous tirâmes notre biscayenne dans [un] ruisseau pour être en sûreté, dans un lieu [à] environ quatre cents pas dans la rivière. Et ne pouvoir les bateaux monter plus haut pour la rapidité de la rivière ; nous trouvâmes que la rivière avait changé par la cause des trembles terres qui en ont comblé²⁶ une partie.

Le 20^{ième} [août] ditto nous prîmes résolution d'envoyer toutes nos hardes²⁷ les plus utiles tant pour le travail

de la mine que la nécessité des gens dans un canot que nous avions par la rivière à la mine pour soulager nos gens ; et le reste le laisser au lieu de notre coucher. Et pour abréger le chemin du canot, nous le portâmes avec nos hardes à un quart de lieue pour éviter un grand coude que fait la rivière en cet endroit mais étant arrivé nous trouvâmes la rivière si rapide et le canot étant fort petit, il n'y eût personne qui osa s'embarquer, ainsi nous fûmes obligés de laisser les hardes que nous avions porté sur le lieu et ne prendre avec nous que du pain et les instruments pour la mine qui étaient assez pesants et embarrassants à cause des bois.

Nous prîmes notre route à l'est nord-est à travers une sapinière et ayant fait trois-quarts de lieue nous rencontrâmes une rivière ou plutôt un pays perdu rempli d'arbres bouleversés les uns sur les autres, par sur²⁸ lesquels nous la passâmes non sans difficulté, puis nous entrâmes dans une terre toute renversée la [sans] dessus dessous par les trembles terres et est demeurée par buttes et est le pied des montagnes.

Nous prîmes notre route à nord prenant du nord-ouest à travers ces buttes, ce qui nous était fort incommode à marcher, nous ne marchâmes pas longtemps, sans trouver des embarras d'arbres, fort incommodes qui avaient été renversés par les trembles terres ; les matelots commençaient à se laisser à murmurer contre la mine [...²⁹].

Nous voulûmes prendre par en haut à travers le bois debout, mais ce fut encore aussi pire et tout ce que nous pouvions faire s'était d'avoir recours à la patience, en avançant pays peu à peu.

Nous fîmes halte à midi, et jugions avoir fait deux lieues du depuis sept heures du matin et quand nous fûmes assemblés il se rencontra un mousquet de perdu par un matelot.

Après avoir reposé une heure, car notre dîner fut bien tôt fait n'ayant que du pain et de l'eau, nous reprîmes notre route toujours dans les mêmes peines, et après avoir marché une lieue, nous arrivâmes à pays noyé de la part les deux rivières ci-dessus mentionnées. Cette eau paraît être deux lieues de large tout pleine d'arbres renversés et laissés les uns dans les autres. Et en montant la rivière rétrécissant le pays rétréci aussi et les arbres ne paraissent pas si épais, la rivière moins pénible, jusque à une grande lieue près [de] la mine, qu'elle est nette d'embarras, et environ de la largeur [de] mille pas, et qui fait que le peu d'eau qui descend

22. Mot raturé.

23. La lieue terrestre équivaut à 4,44 km.

24. À la réserve : sauf

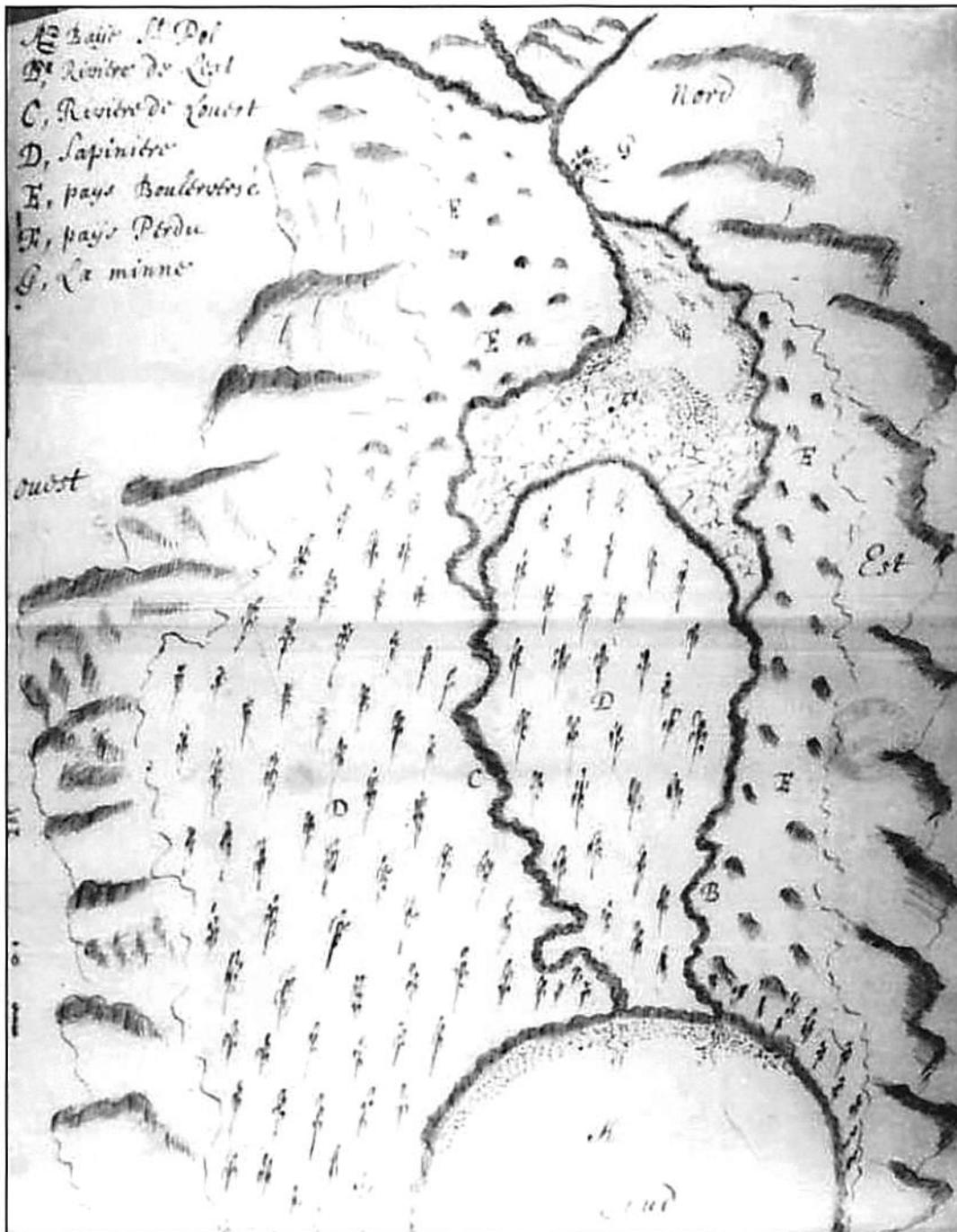
25. Répétition "à la réserve"

26. Synonyme: remplir

27. Vêtements

28. Par dessus

29. Répétition "et la mine".



Carte de la Tesserie

Légendes:

- A. Baie Saint-Paul
- B. Rivière de l'Est
- C. Rivière de l'Ouest
- D. Sapinière
- E. Pays bouleversé
- F. Pays perdu
- G. La mine

des montagnes, ne pouvant contenir tout cet espace, se sépare en plusieurs branches et forme quantité de bancs de sable mouvants aussi bien que le lit de la rivière tellement qu'on ne peut pas demeurer longtemps dans une place sans enfoncer.

Pour faciliter notre chemin nous entrâmes dans la rivière et trouvions jusque à deux pieds d'eau en passant ses branches de rivière ; après avoir ainsi marché quelque temps, nous passâmes de l'autre côté [à l']ouest à cause que la rivière s'unissant et venait en rétrécissant passait au pied des montagnes fort escarpées ce qui nous empêchait le passage.

Ce côté du ouest est encore un pays tout renversé [par] des trembles terres, sans bois, les arbres ayant été ensevelis dans la terre, et n'en paraît seulement que quelques-uns, [de ci de là³⁰], qui ont la racine en haut et la cime en bas dans la terre, comme s'ils y avaient été mis par main d'homme.

Grande quantité de buttes en pain de sucre, les petites sont [de] terres glaises comme n'étant provenu de la superficie de la terre, et produit quantité de salpêtre³¹ ;

30. Sans doute le sens de "qui sa qui la".

31. Salpêtre: signifie en latin "sel de pierre" ou, dans le vocabulaire moderne, nitrate de potassium.

les autres buttes sont plus hautes et ne sont que roches et graviers provenant de plus profond.

Enfin nous arrivâmes ce soir environ sur les six heures fort fatigués au pied de la mine qui est à l'est de la [...³²] rivière, laquelle rivière est fort rapide en cet endroit d'autant qu'elle est fort étroite en cet endroit ; parce qu'elle est plus étroite, le mineur et le Sieur Petit la passèrent pour visiter la mine, et y ayant demeuré quelque temps, repassèrent vers nous.

La rivière a quelque vingt-cinq à trente pieds de large, et est³³ lieux les moins profonds, il ne s'y trouve moins de deux pieds et demi d'eau, fond de cailloux fort gros.

Du côté de la mine, les montagnes sont couvertes de pins les plus beaux que la nature puisse produire, bons pour planches et mâts de navires, tellement que la rivière étant rendue navigable ce serait une richesse inconcevable.

Les trembles terres ont fait leurs effets au-dessus de la mine en carré bien de la largeur d'une portée de mousquet, les autres arbres quoique très peu sont mêlés de toutes sortes à la réserve de chênes et hêtres qui ne [se] rencontrent point.

Cette nuit il fit grand froid je crois que c'était à cause que nous n'avions point de couvertes.

Le 21^{ème} [août] ditto je passai la rivière avec le Sieur mineur, le Sieur Petit, un matelot, de très grand matin, où je trouvai l'eau extrêmement rapide et froide ; nous tirâmes de la mine quelque trente livres tant de la mine que du lit de la rivière, qui est en cet endroit découvert.

La mine paraît être de quelque soixante pieds de haut, par veine entre autres une qui a quelque quatre pieds de large et les autres moins, paraissent toutes les veines contenir environ cinquante à soixante pieds, [illisible] court dans sa largeur nord quart de nord-ouest et dans sa profondeur [...³⁴] elle semble courir nord-est tirant vers l'est, dieu sait combien long peut être cent ou deux cents lieues.

Le reste de la roche de la montagne est pierre blanche à quelque rapport de la tuffe³⁵ mais plus dure, fort facile à travailler et on en ferait de bonne chaux fort utile pour la fonte des métaux.

32. Répétition "de la".

33. Comprendre "en ses"

34. Répétition "et dans sa profondeur".

35. Tuffe ou tuffeau: pierre calcaire souvent blanche utilisée en France dans la construction des maisons.

Le mineur ayant fait ses observations dit que la mine est excellente et que s'il pouvait rencontrer quelque peu de cuivre et argent, que les preuves rendraient certitude de toutes choses et aussi repassâmes la rivière, pour nous mettre en chemin de retourner à Québec.

Nous prîmes résolution de tâcher à suivre la rivière du Ouest pour voir si les chemins seraient plus faciles à faire, et ce qui pourrait y avoir pour la facilité de la mine, nous suivîmes notre première route environ une lieue puis prîmes le ouest sud-ouest le long de la rivière ; et commençâmes à trouver des embarras d'arbres tombés. Comme le jour précédent, ce qui nous obligea après avoir encore marché une lieue de prendre le haut de la côte à travers les bois debout que nous trouvâmes être des bois de pins, merisiers, érables, trembles et point de chênes, quelques hêtres. Là nous trouvâmes un chemin d'original qui nous conduisit bien une lieue, facilement, lequel nous mena dans une sapinière prenant du sud, nous la trouvâmes toute bouleversée et les arbres laissés les [uns] dans les autres ce qui nous donna une peine incroyable et fûmes du depuis onze heures du matin jusqu'à six heures du soir engagé dans cette sapinière qui n'est environ qu'une lieue de large ; enfin, par le moyen de ma boussole, nous arrivâmes d'où nous étions partis le jour précédent, où nous avons été obligés de laisser nos hardes, que nous trouvâmes ainsi que nous les avions laissées, de là nous fûmes à notre cabanage et passâmes là la nuit.

Le 22^{ème} [août] ditto nous nous embarquâmes dans notre biscayenne et passâmes à l'île aux Coudres où je fus à terre avec le Sieur Petit pour visiter les bois, et trouvâmes très peu de bois mêlés très peu de chênes encore ne sont-ils propres à rien. Sur le soir nous croyons continuer notre route vers Québec, mais se leva du sud-ouest un grand orage qui nous donna quantité de pluie, qui dura environ une heure, la nuit approchant et l'air fort trouble, nous voulions rester là la nuit, mais le mineur ni voulut consentir ce qui fut cause que nous pensâmes nous perdre dans les roches et fûmes obligés de mettre à la [illisible] et passer la nuit à la merci des vents et de la pluie, ce qui nous donna bien de la peine.

Le 23^{ème} [août] ditto au matin nous reconnûmes que nous étions au Sault-au-Cochon. Le vent suroît et marée contraire nous obligèrent de passer là la journée. Sur le soir le mineur voulant à toute force nous obliger à mettre en marche à quoi l'équipage ne voulut consentir pour le péril des roches dans lesquelles nous étions engagées et passâmes la nuit.

Le 24^{ième} [août] ditto nous nous embarquâmes par un vent de suroît, le vent étant grand et la mer étant haute, nous ne pûmes avancer qu'une lieue puis nous mîmes à terre pour faire bouillir la chaudière ; ce jour me promenant là avec le mineur et regardant le long de la rive nous trouvâmes du sable noir mêlé de sable rouge, lequel envisageant de près, trouve être poudre de rubis. La curiosité me portant à chercher la source je trouvai des mères de rubis³⁶ grosses comme des barriques toute pleine de place où des rubis avaient été attachés et en avaient été brisés par la lame de la mer qui avait roulé les roches les unes contre les autres et avec succession de temps les rubis s'en étaient brisés ; j'en trouvai quelques dix ou douze dans ce sable qui étaient fort petits que je donnai à monsieur Le Barroys³⁷.

Sur le soir nous nous rembarquâmes et dûmes mouiller par la Traverse³⁸, l'anse Gribane, où nous passâmes une très mauvaise nuit.

Le 25^{ième} [août] ditto nous levâmes l'ancre par un vent du suroît, et pluie à force de rames nous gagnâmes le Cap Brûlé où nous mîmes pied à terre entre le Cap Brûlé et le Cap Tourmente, où il y a une fort belle anse à l'abri de tous mauvais vents.

Ce jour-là le mineur me dit que près [de] la Nouvelle Hollande³⁹ vers les Iroquois qu'il y a une mine d'argent et qu'il avait été près de partir de Hollande pour y aller travailler pour la compagnie de Hollande.

En ce lieu là nous trouvâmes quelques amatistes⁴⁰ qui n'étaient point grand-chose.

Sur les dix heures du soir nous nous embarquâmes par un fort beau temps et prîmes la route du nord. L'île d'Orléans fûmes mouillé à quatre lieues de Québec.

Le 26^{ième} [août] ditto nous fûmes à terre en attendant la marée et vers les deux heures après-midi nous nous rembarquâmes et avec un petit vent de nord-est nous arrivâmes à Québec sur les quatre heures et demie, tous en bonne santé.

FIN

36. Dans son *Dictionnaire universel*, Antoine Furetière (1780) décrit "La mère de rubis [...] c'est-à-dire les matrices ou les pierres dans lesquelles elles commencent à se former".

37. Claude Le Barroys, un membre du Conseil souverain où siégea Jacques Cailhaut de la Tesserie.

38. Zone de passage des navires étroite sur le Saint-Laurent.

39. Nom de la colonie américaine de la Hollande de 1609 à 1674 qui englobait notamment la ville de New York.

40. Amatisme ou améthyste: sorte de pierre précieuse, un quartz de couleur violet.

NOTE DE RECHERCHE

UN CAS DE LIQUÉFACTION LORS DU TREMBLEMENT DE TERRE DE 1925 ?

Par Christian Harvey

Dans la dernière édition de la *Revue d'histoire de Charlevoix*, Jean-François Gingras relate une information inédite concernant les effets du tremblement de terre de février 1925 tirée du journal d'Angélique Gilbert. En effet, le document relate le passage du géologue Ernest A. Hodgson, nommé « Mr Hudson », à Baie-Saint-Paul venu l'été suivant pour analyser la « craque qui s'est fait dans le haut de la baie chez Hormidace Cato⁴¹ ».

Dans une communication datée du 25 août 1925⁴², Hodgson mentionne que de l'eau et du sable humide avaient été éjectés de cette « craque ». Est-ce un cas de liquéfaction ? Son investigation s'est déroulée « près de Saint-Urbain, [au] nord de Baie-Saint-Paul⁴³ » ; la localisation n'est pas plus précise. Grâce à la note d'Angélique Gilbert, nous savons que le tout a été réalisé près d'un certain Hormidace Cato. Qui est-il ?

Nous avons repéré le personnage relativement rapidement dans l'index du registre foncier de Baie-Saint-Paul. On retrouve la mention d'un Hormidas Côté propriétaire d'une terre située à Baie-Saint-Paul à la limite de Saint-Urbain. Dans un acte notarié daté du 12 août 1917, Lydie Simard cède « à son fils M. Wenceslas alias Hormidas Côté » les lots 476, 477, 479, 480 et 481. Cette « craque » constatée par Hodgson se situe donc à proximité de l'actuel Garage A. Côté, situé au 1600, Boul. Mgr de Laval, à Baie-Saint-Paul.

41. Jean-François Gingras. « Journal d'Angélique Gilbert. Craindre le pire: le tremblement de terre de 1925 », *Revue d'histoire de Charlevoix*, 90 (Septembre 2018): 11.

42. E. A. Hodgson. « The St. Lawrence earthquake February 28, 1925 », *Bulletin of Seismological Society of America*, 15, No. 2 (1925) : 84-103.

43. « near St. Urbain, north of Baie St. Paul »

LA TRADITION ORALE DANS CHARLEVOIX (QUÉBEC) : L'expérience du projet « Mémoires d'anciens » dirigé par la Société d'histoire de Charlevoix. Du terrain fabuleux au terrain réel

PAR SERGE GAUTHIER



Coll. privée

De gauche à droite: Luc Lacourcière, Mgr Thomas-Louis Imbeau, Philéas Morneau et Mgr Félix-Antoine Savard. L'événement se tient en 1977 pour le 100^e anniversaire de monsieur Morneau

« Dans les cultures sous régime d'oralité, en revanche, il n'y a pas toujours de véritable métadiscours organisé pour gloser les genres. En outre, à la différence de la littérature écrite, où finalement ceux qui produisent et consomment cette littérature et ceux qui en proposent une analyse critique sont plus ou moins dans la même sphère « cultivée » (le même habitus selon la terminologie de Bourdieu), en littérature orale, l'habitus de ceux qui l'interprètent et l'écoutent et l'habitus de ceux qui l'analysent sont relativement étrangers l'un à l'autre; cela, même si la critique appartient à la culture où est produite cette littérature orale, lorsqu'il pratique cette analyse, par la langue et les méthodes qu'il emploie, il se place en position extérieure. ¹ »

1. Jean Derive. *La question de la frontière des genres en oralité : l'exemple des Dioula*. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00344034>

Introduction

Dans la suite de cette affirmation de l'ethnologue Jean Derive, notre communication² se veut en quelque sorte l'illustration sur une base régionale (soit la région de Charlevoix au Québec) que l'habitus - au sens où l'utilise le sociologue Pierre Bourdieu³ - des universitaires venus recueillir la tradition orale dans Charlevoix depuis le début du 20^e siècle et celui de ceux et celles qui l'ont exprimée à titre d'informateurs « sont relativement étrangers l'un à l'autre ». Il y a donc dans Charlevoix une tradition orale recueillie par une élite pour ses besoins propres et une tradition orale locale ou régionale que ne recueille pas cette élite. Il s'agit ici du croisement d'une approche littéraire et élitiste distincte et d'une tradition orale locale ou populaire. Cette

2. Conférence rédigée pour le Colloque international *Sources du patrimoine oral francophone*, Poitiers (France), novembre 2018.

3. Pierre Bourdieu. *La distinction. Critique sociale du jugement*. Collection *Le sens commun*. Paris, Éditions de Minuit, 1979. 680 pages; Pierre Bourdieu. *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris, Seuil, 1998. 576 pages.

rencontre croisée sera ici illustrée par une présentation historique de la quête de tradition orale dans Charlevoix effectuée par cette élite durant la première moitié du 20^e siècle et par un projet d'enquêtes orales intitulé « Mémoire d'anciens » réalisé durant les années 1980 et 1990 par des résidents de la région de Charlevoix. Cette réflexion devrait tout simplement nous amener à distinguer plus précisément une approche littéraire et élitiste de la tradition orale dans la région et une autre régionale sans doute plus ethnologique de cette même tradition orale.

Une longue pratique d'enquête en tradition orale dans Charlevoix

Depuis le début du 20^e siècle, la région de Charlevoix au Québec s'est imposée comme une sorte de bastion de la tradition orale française – soit une culture sous régime d'oralité tel que l'exprime Jean Derive – auprès de nombreux enquêteurs de formation universitaire. Le premier de ces chercheurs de traditions orales fut le folkloriste et ethnologue Marius Barbeau (1883-1969) et il vient dans Charlevoix à compter de 1916 à titre de fonctionnaire fédéral rattaché à l'État canadien⁴. Il fut suivi tout particulièrement par ses émules Luc Lacourcière (1910-1989) et Félix-Antoine Savard (1896-1982) durant les années 1940 et 50 tout particulièrement. Ces derniers seront d'ailleurs les fondateurs des Archives de Folklore de l'Université Laval à compter de 1944. Si Marius Barbeau recueille un large prisme de la tradition orale qui va de la littérature orale (contes et chansons) jusqu'à la culture matérielle, Lacourcière et Savard retiennent surtout des contes mais aussi des chansons (dans une moindre mesure cependant). On peut donc dire que leur approche est littéraire et d'ailleurs ces deux chercheurs sont essentiellement de formation littéraire, alors que Barbeau est un anthropologue de formation.

Une approche nationaliste et élitiste

En fait, la recherche sur la tradition orale au Québec, notamment les contes et les chansons, s'inscrit dans une approche nationaliste de la part de personnes de l'élite québécoise cherchant à prouver avec cette source en provenance du peuple que les québécois ont une littérature et une histoire. Cette démarche se situe en réponse au Rapport de l'anglais Lord Durham qui, en 1839, affirme que les canadiens-français (les québécois) sont un peuple « sans histoire et sans litté-

4. « Charlevoix est-il un pays enchanté pour Marius Barbeau », dans *Présence de Marius Barbeau. L'invention du terrain en Amérique française. Autour d'un legs centenaire (1914-2014)*, Actes du Colloque international tenu du 2 au 5 octobre 2014 à Saint-Irénée, Charlevoix, Société québécoise d'ethnologie du Québec, 2015 : 23-29.

rature ». Ainsi, la cueillette de contes et de chansons de source française devient une preuve que les canadiens-français sont bien en lien par la tradition de source orale avec leur ancienne Mère-Patrie la France. Cette approche cherche à étudier la forme littéraire plutôt que le fond historique et ethnologique de cette source orale. Dans le cas de Marius Barbeau, l'approche est nationaliste mais canadienne puisque sa démarche s'inscrit dans le cadre du système politique fédéral du Canada, alors que chez Lacourcière et Savard l'approche est aussi nationaliste mais canadienne française (québécoise) avant tout. Toutefois, les Archives de Folklore de l'Université Laval n'inscrivent jamais leur démarche dans une revendication nationale plus poussée à caractère indépendantiste par exemple, même lorsque ce mouvement prend de l'ampleur au Québec durant les années 1960 et 1970 notamment. Il s'agit donc d'une quête essentiellement canadienne-française et même nord-américaine puisque les lieux d'enquête – même ceux en milieu minoritaire (Acadie, Louisiane) – sont effectuées dans ce que nous appelons dans notre doctorat « des régions culturelles françaises⁵ » où, même si elles sont situées dans un isolat linguistique réel le fait français y semble présent de manière significative.

Nous résumerons donc cette position des chercheurs de formation universitaire de traditions orales en Charlevoix avec le Tableau 1 :

TABLEAU 1

Point de vue	Approche	Résultat de l'enquête
Extérieur au milieu	Élitiste ou lettrée	Données littéraires
Nationaliste	Quête de littérature orale	Surtout des contes et des légendes (Savard et Lacourcière)

Il est facile de percevoir cette approche comme étant détachée du milieu où l'enquête de traditions orales est réalisée (soit ici Charlevoix). Dans le cas des enquêtes de l'anthropologue Marius Barbeau, le paiement de l'informateur est même pratiqué en vue de s'assurer que la « performance » de l'informateur soit exactement celle que l'enquêteur désire. En définitive, cette source orale devient un matériel compensatoire en l'absence d'une littérature écrite significative dans le milieu et l'on parle donc ici de littérature orale. Au fond, tout particulièrement pour les chercheurs Savard et Lacourcière, c'est la littérature qui compte avant tout et elle est ici de source orale. C'est une découverte mesurée, ciblée si l'on peut dire, de la tradition orale qui est ici recherchée et elle rejoint des objectifs litté-

5. Serge Gauthier: *Charlevoix ou la création d'une région folklorique. Étude du discours de folkloristes québécois (1916-1980)*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2006. 208 pages

raires étrangers au milieu sans chercher de sens ethnologique ou même sans tenter de se référer concrètement au milieu. Le terrain est ici facultatif ou presque : une référence géographique tout au plus et l'on comprend que les résidents du lieu n'y retrouvent pas vraiment leur réalité ethnologique ou historique.

Une approche populaire le projet « Mémoires anciens »

Durant les décennies 1980 et 1990, les responsables de la Société d'histoire de Charlevoix (fondée en juin 1984) ont dirigé un projet de collecte de sources orales sous la forme de « Mémoires d'anciens ». Le projet était audacieux car il regroupait des personnes en situation économique difficile (car Charlevoix est une région économiquement défavorisée)⁶ et sans formation académique universitaire. Ces personnes devaient, suite à la formation donnée par des responsables formés en histoire et en ethnologie de la Société d'histoire de Charlevoix, recueillir les souvenirs d'ânés de la région. La quête était ouverte et les questions posées aux informateurs pouvaient être larges et porter tant sur le vécu local, les faits historiques, les traditions locales. Rien de trop directif en quelque sorte. Le projet a donné des résultats étonnants : plus d'une cinquantaine de « mémoires d'anciens » ont été recueillis. Un ouvrage en deux tomes a même été produit dans la suite du projet avec la retranscription par écrit de plusieurs de ces « Mémoires d'anciens ». Le matériel recueilli fut très différent de celui retrouvé auparavant par les chercheurs lettrés et littéraires : aucune chanson dite folklorique (sauf une ou deux de sources littéraires) et aucun conte n'ont été recueilli. La trame de cette collecte de source orale éclaire cependant de manière nouvelle le terrain de Charlevoix. Mais voyons plus précisément avec le tableau 2 :

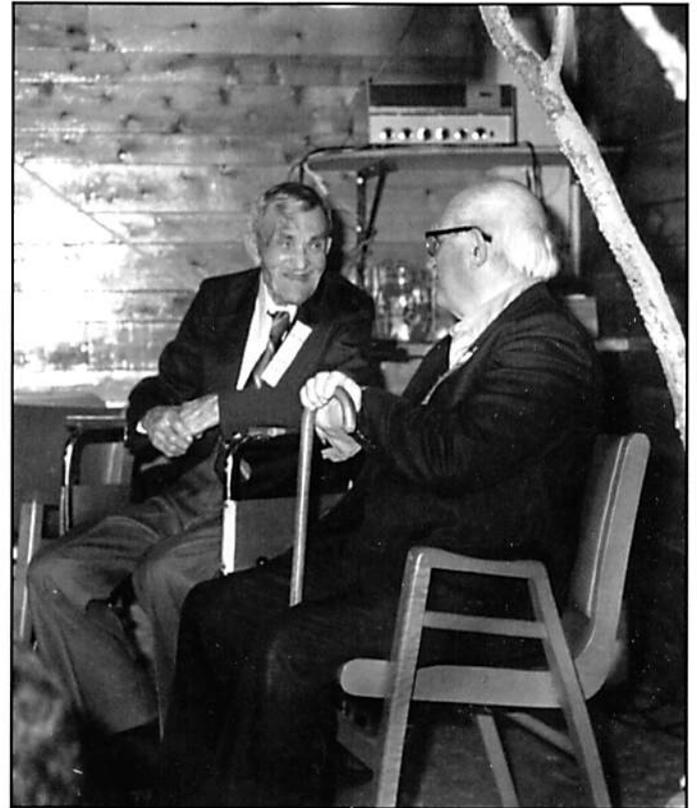
TABLEAU 2

Point de vue	Approche	Résultat de l'enquête
Du milieu	Populaire	Historiques et ethnologiques
Régionaliste	Ou de proximité	

Des champs nouveaux : fin d'une histoire fabuleuse, le tourisme réel, l'autochtone métis

Suite à cette expérience, la Société d'histoire de Charlevoix et, plus tard, le Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix à compter de 1999, ont continué de privilégier la recherche de traditions orales et ses chercheurs ont mené des enquêtes auprès de la population en tenant compte de l'histoire locale.

6. Voir : Serge Gauthier et Normand Perron. *Histoire de Charlevoix*. Coll. Histoire des régions du Québec no. 14. Québec, Presses de l'Université Laval, 2000. 395 pages.



Coll. privée

L'informateur et l'enquêteur

Trois éléments sont ressortis suite à ces divers terrains :

1) La fin de l'histoire fabuleuse : une démarche plus historique et ethnologique a permis de faire disparaître les traces de l'histoire fabuleuse laissées par les chercheurs Barbeau, Lacourcière et Savard notamment d'une région un peu hors de l'histoire où ruisselle une tradition orale de source littéraire permettant ainsi de retrouver un milieu peut-être moins pittoresque mais réel et vraiment plus enraciné. Nous avons ainsi mené plusieurs recherches historiques qui se sont alimentées de témoignages oraux dans divers aspects de l'histoire régionale dans de nombreux articles publiés dans notre *Revue d'histoire de Charlevoix*⁷.

2) Une nouvelle histoire du tourisme régional : les chercheurs recueillent maintenant des données qui éclairent le travail souvent difficile et la situation précaire d'une population en situation de service face à des touristes estivants anglophones. Les « Mémoires d'anciens » recueillis permettent de lire des témoignages prenants de gens de la région ayant passé leur vie « à servir les riches » loin des images léchées de la villegiature fabuleuse et du tourisme somptuaire.

7. Voir sur ce sujet : Serge Gauthier. *Regards croisés. De l'autre à soi. 30 ans d'histoire régionale dans Charlevoix (1984-2014)*. La Malbaie, Éditions Charlevoix, 2014. 173 pages.



Photo: Christian Harvey

Un cimetière métis sur la Haute Côte-Nord

3) La redécouverte du Métis et de l'autochtone : cette réalité du Métis (sang mêlé) et de l'autochtone a été laissée de côté ou folklorisée (voir plusieurs écrits de Marius Barbeau notamment⁸) dans la quête de sources orales. Nous avons, pour notre part (au Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix), travaillé à recueillir les souvenirs de personnes dites métisses notamment sur la Côte-Nord au Québec dans le cadre de deux procès judiciaires visant à faire reconnaître l'identité métisse toujours sans reconnaissance dans la province de Québec (alors qu'elle est reconnue dans des provinces de l'ouest du Canada et même dans celle de l'Ontario). Cette collecte de source orale auprès de Métis n'est rien de moins que fascinante car elle révèle des traits culturels inédits et nous aurions plaisir à vous la raconter davantage si nous avions plus de temps⁹.

Une autre recherche de sources orales : de la tradition littéraire à l'ethnologie

La comparaison des deux démarches d'enquête dans la région de Charlevoix à la recherche de sources orales présentées ici démontre bien les différences entre un terrain extérieur à la population locale et un terrain cherchant à impliquer les gens du lieu. Les objectifs ne sont pas les mêmes et les résultats diffèrent. Le terrain mené par des lettrés n'a pas l'objectif de rejoindre le

milieu et ses fins littéraires sont, en effet, étrangères à la population où l'enquête s'est déroulée. L'enquête de terrain menée par des gens du milieu n'a pas de caractère universitaire et demeure donc négligée par les chercheurs lettrés. Par contre, elle est représentative du milieu comme nous l'avons vu - notamment dans les trois points relevés précédemment - et elle est en conséquence proche de l'ethnologie, alors que la première approche demeure littéraire et sans grand contact avec la réalité des gens qui sont enquêtés. Nous pensons qu'il y a là des pistes à explorer, dans l'avenir, afin de rendre la cueillette des sources orales plus significatives pour ceux qui habitent et font vivre le terrain et qui, eux aussi, pourraient être habilités à le déterminer et à en exprimer les facettes réelles telles qu'ils les vivent. Cette réflexion nous conduit de la recherche de formes littéraires à celle plus ethnologique des pratiques de vie et de l'histoire. La première vient d'une époque scientifique qu'il convient de dépasser; l'autre ouvre des perspectives de recherches nouvelles qui alimentent déjà une redécouverte de la tradition orale comme matériau de recherche scientifique et que nous exploitons déjà avec succès dans la région de Charlevoix prouvant bien ainsi que l'enquête orale de terrain n'est pas une méthode désuète, mais qu'elle est plutôt encore remplie de perspectives de recherche enrichissantes et significatives. De ce fait, il faut en quelque sorte, passer d'un terrain fabuleux à un terrain réel plus susceptible de porter des résultats scientifiques concrets pour aujourd'hui, en respectant surtout la réalité du terrain qu'il ne convient plus d'outrepasser en établissant trop aisément un fonctionnement de recherche qui lui est étranger, hors de son habitus, et en conséquence sans véritable sens pour lui.

8. Voir notamment : Marius Barbeau. *Fameux Peaux-Rouges d'Amérique du Nord-Est au Nord-Ouest*. Collection Indiens d'Amérique, volume 3. Montréal, Librairie Beauchemin, 1966. 184 pages.

9. Voir le document de recherche suivant disponible au Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix : Serge Gauthier. *Genèse et identification d'une communauté métisse sur la Côte-Nord au Québec à partir d'enquêtes orales auprès d'un groupe de personnes s'identifiant comme étant des Métis dans le secteur de Godbout à Moisie*. Étude présentée à l'Association Métis Côte-Nord. Novembre 2017. 50 pages.

40^e DU DOMAINE FORGET

GINETTE GAUTHIER*

PAR SERGE GAUTHIER

Au début, elle ne l'entendait pas. Ce n'était pas cette musique qui résonnait à ses oreilles. La musique, alors, vibrait différemment en elle. Il y avait le folklore des musiciens traditionnels de son village natal de Saint-Irénée, puis la musique entendue à la radio, à la télévision. Une musique qu'elle aimait, qu'elle reconnaissait. Mais l'autre musique, dite classique, il a fallu qu'elle l'apprivoise, qu'avec le temps elle s'engage en sa faveur. Que cette musique classique devienne sa vie, son projet, à partager, à donner aux autres, aux plus jeunes, à ceux et celles de la relève. Mais, pour réaliser le grand rêve du Domaine Forget, cette merveilleuse école de musique et de création, elle a dû tenir bon, s'accrocher, sentir le poids d'un rêve presque fou en elle, avec cette conviction qu'il fallait accomplir quelque chose de grand, pour la musique, en s'engageant, en tenant le fort. Ginette Gauthier a passé toute sa carrière professionnelle au Domaine Forget. Elle y a mis toute sa passion. Elle en tient toujours les rênes, après quarante ans déjà au service de cette institution et toujours l'œuvre avance et grandit. La vie professionnelle de Ginette Gauthier est désormais remplie de musique et d'engagements. Elle a accepté de nous raconter tout simplement sa passion et son irrésistible envie de laisser encore et encore vibrer la belle musique dans ce Domaine Forget devenu son lieu d'accomplissement, son projet de vie.

Trouver un emploi

Native du rang saint Pierre, fille d'agriculteur, en ce temps-là, c'est-à-dire à la fin des années 1970, son village de Saint-Irénée est agricole, même le vieux Domaine de Rodolphe Forget situé dans ce village est devenu une ferme. Loin de la musique, loin d'être rentable. Personne de sérieux n'aurait pu envisager à ce moment un quelconque projet prometteur pour ce site quasi abandonné, en faillite ou presque. Et Ginette Gauthier est sérieuse. Elle a les pieds bien sur terre. Elle veut devenir aide-comptable et administrer des chiffres. Favoriser le développement des affaires. Autour d'elle aucun projet culturel sérieux ne se pointe.

* **Note de la rédaction** : Plusieurs lecteurs et lectrices nous ont fait remarquer que le numéro 89 de notre *Revue d'histoire de Charlevoix* consacré aux quarante ans du Domaine Forget ne rendait pas un hommage spécifique à Madame Ginette Gauthier, directrice de cette institution. Nous compensons ici ce manque avec un texte produit dans le cours de la recherche historique de notre numéro 89. Il a été réalisé grâce à une entrevue accordée par Madame Gauthier le 20 mars 2018.

Aurait-elle alors pu penser que la culture faisait partie des affaires sérieuses? Peut-être pas. Son destin s'est chargé de la mener dans cette voie exigeante du développement culturel, alors que rien, mais vraiment rien, ne paraissait l'y conduire de prime abord.



Photo: Pierre Rochette

Aux débuts

C'était courant à l'époque de travailler sur des projets d'emplois gouvernementaux, les « Canada au travail » comme ils se nommaient à cette époque. En ce début des années 1980 où de nombreux projets culturels en devenir dans Charlevoix ont pu trouver de la main-d'œuvre et de l'aide financière pour se lancer : le Centre d'art de Baie-Saint-Paul, le Musée de Charlevoix, la Société d'histoire de Charlevoix et même la Fête foraine qui allait devenir le Cirque du Soleil... Et le Domaine Forget aussi a pu se développer grâce à ces projets d'emplois...Et engager Ginette Gauthier comme secrétaire et aide-comptable. Elle avait tout à apprendre, elle se sentait dans un univers différent et souvent, elle hésitait, se disait que ce projet était peut-être trop grand pour elle, pas assez habituel, pas bien réaliste. Mais, elle y croyait de plus en plus et, malgré les aléas de programmes d'emplois saisonniers accompagnés de périodes de chômage, malgré le bénévolat nécessaire, en dépit de toutes les incertitudes, elle tenait bon,

s'ancrait, demeurait là, à travailler encore et encore pour ce rêve fou d'une École de Musique et d'un Domaine Forget encore à naître. Pouvait-elle croire alors qu'elle en ferait un projet de vie, qu'elle ne quitterait plus ce lieu presque ensorcelant et magique qu'était ce Domaine Forget alors en devenir? Sans doute pas, mais le temps s'est chargé de faire d'elle un pilier essentiel de cette aventure franchement exceptionnelle.

Avec le grand maître

Le Domaine Forget c'était au départ une vision. C'était cette volonté qui cherchait à relancer un Domaine jadis prestigieux mais qui, à la fin des années 1970, était en piteux état. Disparue la belle résidence de Rodolphe Forget qui avait été incendiée en 1965, disparu le faste des belles années et les bâtiments qui restaient de la belle époque du Domaine avaient un grand besoin d'être rénovés. Il y avait le Pavillon des loisirs qui devient bientôt la première salle de concert du Domaine. Mais, pour le reste, le projet était dans la tête du grand maître qu'était alors François Bernier. C'était lui le visionnaire, lui qui rêvait tout haut cette École de musique estivale qui paraissait bien utopique. À côté de lui, à côté aussi d'Anne-Marie Asselin qui dirigeait alors l'École de musique de Charlevoix, Ginette Gauthier a appris à rêver le Domaine Forget. À ne pas seulement voir les défis à relever, mais aussi à surpasser les difficultés des débuts, à entrevoir le grand rêve possible.

Toutefois, il fallait y croire pour tenir bon et, sans désespérer de quoique ce soit, Ginette Gauthier s'est amarée au Domaine Forget espérant que le vent souffle dans les voiles de cette idée merveilleuse jusqu'alors portée par quelques passionnés. Alors elle prend place pour voguer face à beaucoup de houle, mais toujours en sachant bien qu'il faut demeurer ferme, solide, capable de résister aux tentations de tout lâcher, sans cesse consciente de travailler à une grande œuvre, avec en vue la réalisation possible d'un projet unique et précieux. À une seule reprise, Ginette Gauthier a été, comme elle le confesse bien simplement, « infidèle » au Domaine Forget en travaillant quelques temps, l'espace de quelques mois, pour un autre employeur. Une très courte infidélité, en fait, et elle est revenue pour ne plus repartir. Sa tête était avec le Domaine Forget, son cœur aussi et solidement, et voilà qu'elle avait trouvé définitivement son ancrage.

Et elle a grandi avant de prendre plus de place. D'abord il fallait accepter les incertitudes liées à son travail quotidien. Les budgets serrés, parfois inexistantes, la nécessité de faire attendre certains fournisseurs, compter sur l'engagement des premiers employés souvent confrontés comme elle à des revenus incertains, à des périodes d'inquiétude sur l'avenir du Domaine, à la crainte bien réelle de voir le rêve s'effondrer, ne pas tenir la route. Pourtant, rien ne parvient à décourager la valeureuse assistante du grand maître et elle tient bon



Photo: Pierre Rochette

François Bernier, Louise Paquin et Ginette Gauthier

durant la longue décennie des années 1980 où elle doit tout apprendre, tout créer en quelque sorte, respirer et vivre pour le Domaine, faire progresser la cause constamment, sans s'en détourner jamais et, la voir grandir, percevoir tranquillement qu'il y a vraiment de la grandeur dans cette démarche, voir poindre un avenir radieux bâti à même sa force d'espérance, avec encore et encore de l'optimisme même dans le gris d'un cheminement intense et exigeant.

Prendre la place

Et Ginette Gauthier en a relevé des défis tout au long de ces années. L'histoire même du Domaine Forget en témoigne : la construction des Studios, la Salle de concert, la reconstruction du pavillon des Loisirs après un malheureux incendie en 2005, les Résidences Paul-Lafleur. Voilà des réalisations qui comptent. Il faut aussi entretenir les bâtiments patrimoniaux du Domaine, s'occuper de la programmation, diriger les employés, s'occuper du financement, être partout et attentive à tous et à toutes. Ne pas trop se croire forte, garder le bon ton, témoigner de ses efforts et faire ressortir ses réussites les plus remarquables. Comment ne pas voir tout le chemin vaillamment parcouru par Ginette Gauthier tout au long de ses quarante années...

Un bon jour, il lui a fallu prendre la place. Cette place qui était désormais la sienne, cette fonction de directrice qu'elle a su accomplir si magnifiquement. Ce n'était pas simple. Le départ du grand maître François Bernier laissait un grand vide. Ginette Gauthier savait bien que ce qu'elle avait à apporter à la direction du Domaine était différent. Elle était une redoutable administratrice désormais, mais pour la direction artistique du Domaine elle ne pouvait que constater qu'elle ne saurait jamais remplacer François Bernier. Elle qui commençait à peine à aimer cette musique classique, elle qui n'avait au départ que peu de notions musicales, elle qui maintenant vibrait à cette musique, tout en reconnaissant la nécessité de se faire accompagner d'un directeur ou d'une directrice musicale. C'est essentiellement cela qui marqua le travail de direction de Ginette Gauthier au Domaine Forget, cette collégialité, cette facilité à faire équipe, cette volonté de rassemblement. Avec le défi de créer un espace voué à la musique classique avec cette salle de concert du Domaine Forget au cours des années 1990. Pour tout dire, Ginette Gauthier a, en quelque sorte, subi l'épreuve du feu et, en lien avec le président du Conseil d'administration de l'époque Julien Dufour, elle a prouvé encore plus fortement sa valeur, sa capacité de mettre en œuvre quelque chose de grand et plus que jamais elle s'est sentie à sa place, cette place à elle et qui lui appartenait totalement, cette direction du Domaine Forget qui lui

revenait maintenant de plein droit et ce après un long apprentissage.

Favoriser l'élan

En fait, le travail à la direction du Domaine Forget de Ginette Gauthier doit, selon elle, toujours favoriser l'élan vers de nouveaux projets. Il ne faut pas freiner ce qui est en marche, plutôt s'assurer de soutenir les désirs du Conseil d'administration, même si cela peut paraître difficile à concrétiser parfois. Il faut reconnaître que les projets du Domaine Forget impliquent souvent d'importantes sommes d'argent à recueillir et qui apparaissent quelquefois presque un peu trop impressionnantes. Chaque projet amène son lot de défis financiers et rien n'est acquis à l'avance. Douter paraît alors impossible et il importe d'avoir foi en la réalisation du projet entrepris et de tenir bon. De cette force de volonté, Ginette Gauthier en a à revendre et, grâce à elle, le Domaine Forget a pu compter, au fil des ans, sur une directrice entreprenante et engagée, prête à relever des défis que d'autres auraient pu trouver téméraires, voire insurmontables. De toute évidence, Ginette Gauthier est une battante qui sait voir loin devant.

Une passionnée

Écouter Ginette Gauthier parler de son travail de directrice au Domaine Forget, c'est entendre la voix d'une passionnée. Tellement que quelquefois, il est difficile de distinguer la directrice de la femme qui est devant nous, tellement l'une et l'autre paraissent liées inextricablement. En poussant un peu l'observation, la femme engagée qu'elle est prend clairement le dessus et sait comment dépasser les hésitations. Il y a du feu dans son regard, mais toujours les choses restent bien contrôlées. Elle paraît consciente d'incarner une grande part du Domaine Forget, mais tout en demeurant capable d'avoir ses espaces secrets, ses rêves à elle, sans trop imposer sa personne, en demeurant simplement à sa juste place. Elle a créé, en vérité, la culture d'entreprise du Domaine Forget, un modèle axé sur le travail d'équipe, le respect des autres et la fidélité au projet du grand maître fondateur. C'est là sans nul doute, sa plus grande réussite, soit celle d'avoir identifié la mission du Domaine Forget et aussi de l'incarner si totalement. Une femme de passion certes, qui se dévoue encore intensément pour le même projet, brûle de la même flamme envers ce même projet depuis déjà quarante et toujours avec la même intensité. À ce chapitre, il faut admirer la rigueur et la puissance d'engagement de Ginette Gauthier à titre de directrice du Domaine Forget. Il faut le dire une telle ferveur n'est pas courante et le développement du Domaine Forget en a grandement bénéficié au fil des ans.

Voir venir

À Saint-Irénée, le regard porte loin sur le fleuve. Il est possible de voir venir. Ginette Gauthier a appris à regarder en avant, à embrasser beaucoup, mais sans jamais laisser se perdre l'essentiel du rêve à l'origine du Domaine Forget. Ce rêve est voué à la musique. Aux gens de Charlevoix qui viennent nombreux aux spectacles d'artistes populaires de septembre à mai. Aussi à un public encore plus élargi durant le Festival du Domaine, en provenance de la grande région de Québec et de bien plus loin aussi. Et il y a l'œuvre d'éducation, fondamentale, essentielle, cette volonté du maître fondateur que des jeunes s'ouvrent à la musique. Ils avaient vu loin ceux et celles qui ont cru à l'œuvre du Domaine Forget, les premiers spectateurs des débuts dans une salle peut-être un peu inconfortable mais si accueillante à la musique, tous les professeurs qui, venus d'horizons divers se sont intéressés à ce Domaine musical situé en Charlevoix comme un trésor un peu caché toujours à découvrir, les administrateurs et administratrices dévoués du Conseil d'administration qui se sont succédés depuis les débuts. Ginette Gauthier pense particulièrement aux présidents que furent Pierre Nadeau, Julien Dufour, Paul Lafleur et tous les autres qui sont nommés dans le numéro 89 de la *Revue d'histoire de Charlevoix*, aussi à Louise Saint-Pierre la présidente actuelle, à tous les bénévoles, à Ghislaine Le Sauter et tout particulièrement à Jackie Desmarais fidèle alliée du Domaine depuis les débuts et qui vient de nous quitter. Diriger le grand navire du Domaine Forget, c'est voir loin, au-devant, en prévenant tant bien que mal les coups du sort, en évitant les ressacs financiers, en ne perdant jamais le nord. Tout pour la musique, tout pour Charlevoix où le Domaine Forget amène tant de visiteurs et de visiteuses chaque saison estivale, tout pour la grandeur, la beauté, l'harmonie et même avec un jardin de sculptures magnifiques qui désormais éveillent encore plus à l'art, à la nécessité de s'ouvrir sans cesse à la création. Il est certain que Ginette Gauthier sait que pour faire vivre le Domaine Forget il faut voir venir, s'attacher à tant de petits détails et aussi à de plus grands, être présente aux concerts, aux brunches-musique, s'activer et rayonner, elle est au courant de tout cela et s'y affaire avec tant de soin qu'elle est maintenant presque indispensable à cette institution. Saura-t-elle tendre la main à la relève? L'heure n'est pas encore venue de se retirer. Loin de là. L'avenir du Domaine Forget se construit encore pour elle dans le présent et, le moment venu, Ginette Gauthier saura passer la main mais comment pourrait-elle, un jour, s'en détacher complètement? L'histoire prouvera à tout le moins, et sans hésitation, qu'elle est et demeurera une figure incontournable de cette institution.



Photo: Pierre Rochette

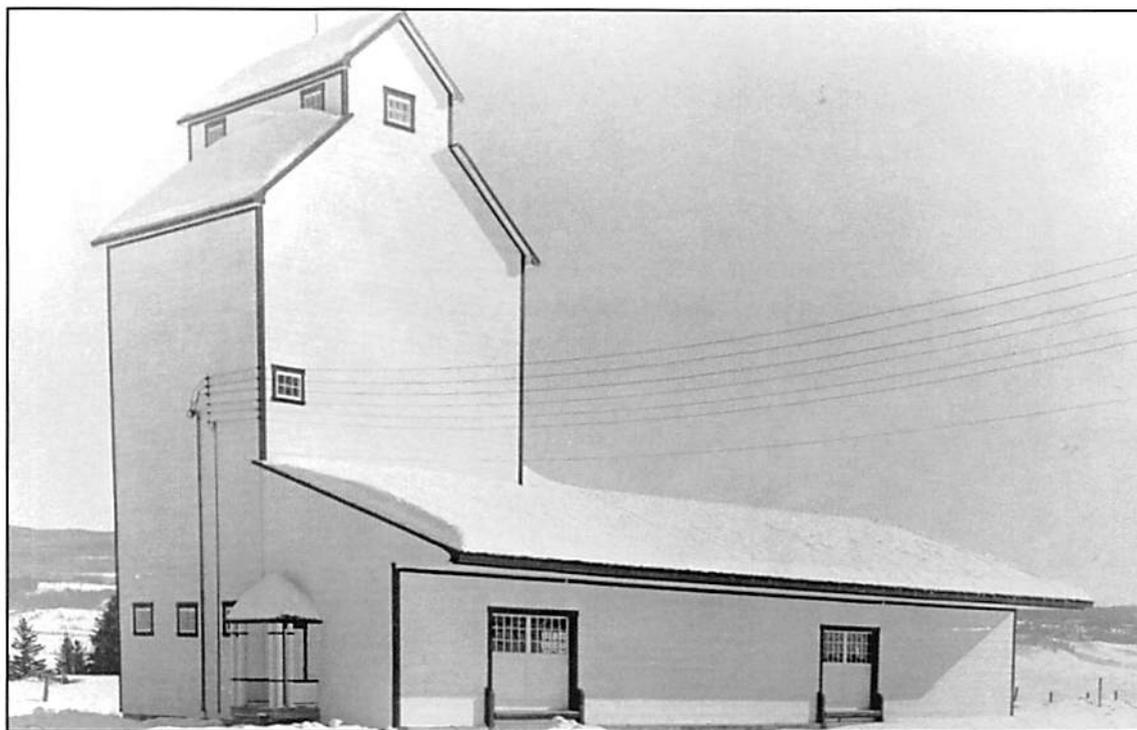
Aujourd'hui

Laisser la place à la musique

Désormais, elle l'entend. Bien clairement. Elle est là, la musique, claire et sonore. Elle l'entend résonner. Dans son âme, la musique vibre désormais en elle. Elle lui a tellement consacré d'efforts, a su relever tant de défis, lui a donnée sa vie en quelque sorte. Oui, Ginette Gauthier entend la musique, elle la ressent, elle sait qu'elle est précieuse. Son oreille s'est habituée à cette élévation qu'apporte cette musique aux spectateurs qui viennent aux concerts, aux grands maîtres qui enseignent au Domaine Forget, surtout aux jeunes musiciens et musiciennes qui se forment ici et qui deviennent ensuite de grands professionnels. Elle entend tout cela et ça vibre, ça résonne en elle. Sa place est là à écouter le son dégagé par cette musique qui a su faire renaître le vieux domaine endormi de Rodolphe Forget et lui donner une nouvelle vie. Elle sait le rôle qu'elle a tenu dans ce grand concert désormais ouvert sur le monde et Ginette Gauthier peut être fière de ses engagements tenus en faveur d'un Domaine de rêve dont elle est partie prenante, pour une grande part, et pleinement impliquée dans son superbe accomplissement et sa grande réussite.

Chronique agricole LES COOPÉRATIVES AGRICOLES

Par Normand Perron, professeur associé à l'INRS



La coopérative agricole de Rivière-Malbaie en 1949

Vers la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, l'État s'engage davantage pour le développement agricole avec l'adoption de lois favorisant la création des syndicats et des coopératives agricoles¹. Les succès des coopératives en Europe méritent alors l'attention. Les premiers pas des caisses populaires Desjardins suscitent également des espoirs. En 1908, le Parlement de Québec vote une loi concernant les sociétés coopératives agricoles. On est convaincu que les coopératives amélioreront le développement agricole dans des secteurs aussi divers que la fabrication du beurre et du fromage, l'achat d'engrais, l'acquisition d'animaux de race. Certains de ces buts pouvaient être atteints avec les cercles agricoles, mais ceux-ci étaient dans l'impossibilité d'engager un capital aussi considérable que ne le permettait la loi des sociétés coopératives agricoles. La formule coopérative exige de plus une responsabilité accrue des membres, ce que l'on considérait comme un élément positif.

1. Voir Normand Perron, *L'État et le changement agricole dans Charlevoix, 1850-1950*, Québec, PUL, 2003, xvi-316 p. Sur la région de Charlevoix, voir différents ouvrages et articles, dont ceux de Serge Gauthier et Normand Perron et en particulier *Histoire de Charlevoix*, [Québec], Institut québécois de recherche sur la culture, 2000, [389] p. Voir également le site www.encyclobec.ca et en particulier un article de Christian Harvey : *Une industrie régionale. La Poulette Grise Inc.*

Les données sur les années de fondation des coopératives agricoles traduisent l'existence de deux grands cycles d'implantation au cours de la période 1909-1950. Ceux-ci s'étendent chacun sur une période de 20 ans, soit de 1909 à 1929 et de 1930 à 1950. La fin du premier cycle et le début du deuxième coïncident avec le début de la Crise économique des années 1930. Les conditions difficiles de la Crise et les idées de restauration sociale incitent probablement à la fondation de coopératives agricoles, mais elles semblent seules insuffisantes pour expliquer la reprise des fondations. La nomination en 1929 d'un nouveau ministre de l'Agriculture plus conciliant envers la jeune Union catholique des cultivateurs, la réforme de la Coopérative fédérée en 1930 et le maintien des subventions accordées aux coopératives gérées selon les normes du ministère de l'Agriculture créent un environnement favorable à la coopération. Un phénomène semblable s'était produit une vingtaine d'années plus tôt, avec l'adoption de la loi sur les coopératives agricoles de 1908.

La formule coopérative suscite l'engouement des agriculteurs des régions du Québec, dont ceux de Charlevoix qui fondent des coopératives agricoles dès les

années 1910. Les premières coopératives charlevoisiennes sont organisées lors d'un temps fort dans le calendrier de fondation des coopératives : au cours des années 1913-1919, les coopérateurs québécois créent en moyenne chaque année 40 nouvelles coopératives. Dans Charlevoix, trois coopératives sont mises sur pied dans les années 1910 et 1920, mais leur existence est éphémère comme d'ailleurs la majorité des coopératives nées à cette époque. Ces coopératives sont fondées à Saint-Hilarion (1913), dans le village de Baie-Saint-Paul (1919) et à Saint-Étienne-de-La Malbaie (1919). On ne compte pas d'autres fondations coopératives agricoles avant 1930, mais on fait néanmoins la promotion, à l'exemple du curé de Saint-Urbain qui s'applique à en montrer les avantages en 1913. Cela rappelle un peu l'engagement des curés de paroisse en faveur des cercles agricoles une vingtaine d'années plus tôt.

Comme c'est le cas de la majorité des coopératives créées avant 1929, celles de Charlevoix ont peu de succès. Ainsi, la coopérative de Saint-Hilarion ne produit plus de rapport à compter de 1918, celle du village de Baie-Saint-Paul a peut-être opéré deux ou trois ans, alors que celle de Saint-Étienne-de-La Malbaie, qui n'a pas produit de rapport à partir de 1922, a probablement cessé ses activités en 1924, si l'on se fie aux informations que l'on peut tirer des cahiers de prône du curé de La Malbaie. Globalement, les coopératives nées avant 1930 souffrent de carences dans leur administration, sans compter qu'elles n'ont souvent de coopératives que le titre. Le capital est modeste. La formation manque aux coopérateurs. La solidarité leur fait défaut et ils ne pensent habituellement qu'à tirer avantage de la coopérative au détriment de son développement; depuis le début du siècle, les efforts d'animation de différents propagandistes comme l'abbé Allaire n'ont pas donné les résultats escomptés.

Au cours des années 1930 et 1940, dans la foulée de la réorganisation du mouvement coopératif commencée en 1929, six nouvelles coopératives sont fondées dans Charlevoix. Ces coopératives connaissent plus de succès que celles qui sont créées avant 1929. Dans un contexte de rationalisation favorisé par le ministère de l'Agriculture du Québec, elles fusionnent à partir des années 1950 à la faveur de la création d'une coopérative à vocation régionale.

En ce qui a trait à l'organisation et à l'évolution du mouvement coopératif dans Charlevoix au cours de la période 1930-1950, il est assez conforme à la tendance québécoise. À l'instar d'autres régions du Québec, la majorité des coopératives se préoccupent d'industrie laitière, mais quelques-unes se spécialisent dans la

production d'œufs ou même dans l'élevage d'animaux à fourrure. Ces nouvelles coopératives sont fondées à Baie-Saint-Paul en 1932 (covoit coopératif), à l'île aux Coudres en 1935, à Baie-Saint-Paul en 1943 (coopérative agricole et élevage d'animaux à fourrure), à Rivière-Malbaie (1944), aux Éboulements (1945) et à Saint-Irénée (1946). Ces coopératives sont encore actives au début des années 1950.



Coll. SHC

Covoit de la Poulette Grise

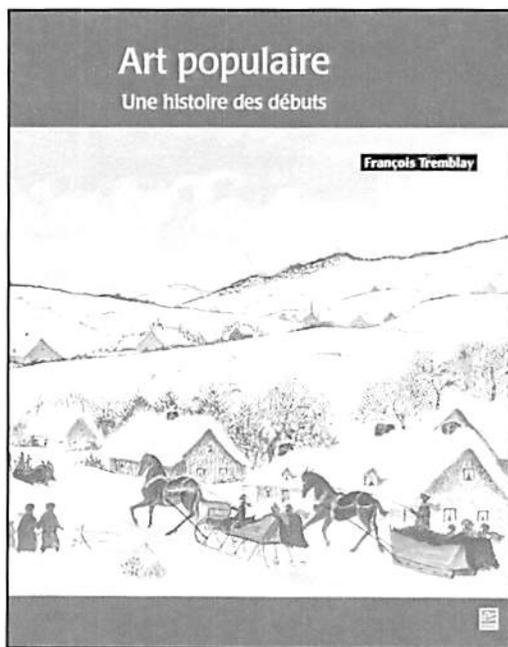
Deux coopératives se distinguent par leurs vocations particulières : les fourrures et l'incubation d'œufs. Dans le cas de la coopérative agricole et d'élevage d'animaux à fourrure à Baie-Saint-Paul, c'est la seule du Québec si l'on fait exception de l'Association coopérative des producteurs de fourrures créée à Québec également en 1943. En ce qui concerne le couvoit coopératif, les priorités du ministère de l'Agriculture ont pu en favoriser l'établissement afin de susciter le développement des entreprises privées dans l'élevage et l'abattage du poulet et la production d'œufs. Ce couvoit a une capacité de 21 000 œufs en 1934. S'il ne fait alors pas partie des 7 couvoits certifiés, il n'en est pas moins l'un des 19 couvoits recommandés. Il obtiendra toutefois le statut de couvoit certifié dès 1935 ou 1936. C'est l'époque où naît la Poulette Grise Inc., une compagnie acquise par la Coopérative de Dorchester en 1997. Retenons de cette compagnie qu'elle est née en 1937 de l'initiative de Louis-Philippe Dufour, un agriculteur de Rivière-Malbaie. En aviculture, la mise en place d'une coopérative et l'implantation d'une industrie dans l'abattage du poulet paraissent avoir été déterminantes pour les agriculteurs de la région.

Art populaire : une histoire des débuts

Le récit pluriel, mais savant d'une reconnaissance

Par Mathieu Parent*

François Tremblay. *Art populaire. Une histoire des débuts*. Québec, Presses de l'Université Laval (PUL), 2018. 248 pages.



En novembre 2018 paraissait l'ouvrage *Art populaire, une histoire des débuts*. Lancé à Québec et La Malbaie, le livre se veut une histoire de la construction de cette catégorie de l'art à travers les activités de réseaux de collectionneurs, de commissariats d'expositions et d'institutions académiques et culturelles. L'auteur François Tremblay, participant à cette reconnaissance, présente avec un accent humaniste, un récit touffu de cette émergence protéiforme. Annonçant un essai mené sous le signe des *Cultural studies*, l'ancien directeur du Musée Laure-Conan situe son ouvrage « en droite ligne avec (son) premier mandat (dans ce) Musée ».

Dans un style qui priorise le discours savant, l'ethnologue de formation s'attarde à une vaste trame de lieux, personnes, groupes, instances et œuvres d'ici et d'ailleurs ayant pris part à ce phénomène et construisant son rayonnement dans différents pays occidentaux. « L'histoire des débuts », sous-titre traduit en anglais, comme pour brouiller la piste des com-

mencements, par « a continuing story », propose une cartographie dispersée d'expressions et visages de l'appréciation, de l'interprétation et de l'usage de l'art et de la création populaire visuelle et domestique au 19^e et plus particulièrement au 20^e siècle.

Le premier chapitre, « Regards portés », est dense. L'auteur y navigue habilement pour définir la nature de son objet. Il y partage cette vision contre-intuitive dont il apparaît raisonnable de douter qu'elle colle systématiquement et aussi radicalement à la réalité: « L'art et l'artiste populaire appartiennent à un univers créatif non-défini, sans direction précise, si ce n'est parfois l'utilitaire, et n'a pas tendance à se renouveler ou à évoluer comme un artiste savant le fait depuis ses tout premiers essais jusqu'à sa maturité. »

L'ouvrage s'attarde néanmoins dès le départ à dégager différentes façons de voir ces pratiques artistiques en marge de l'art dit savant et ainsi qualifiées hors-normes. Il trace leurs contours coexistant dans les processus qui rapprochèrent l'art et la création dites populaires au champ de cet art « savant » jusqu'à leur inscription officielle « dans le monde des beaux-arts ». Un passage qu'aurait confirmé le critique, collectionneur et marchand originaire d'un territoire allemand maintenant rattaché à la Pologne, William Uhde, pour qui la spontanéité des artistes non formés dans les académies d'une élite est gage du vrai génie artistique.

Cette entrée n'efface par contre pas absolument la distinction entre les arts et la culture populaires avec les arts et la culture dite savante, bien que celle-ci soit d'abord fondée dans l'ordre de processus inégalitaires renouvelés et de jugements de caste, de classe et de races trompeurs. Les termes d'art nègre, primitif ou naïf ont aussi été – ils le sont plus rarement aujourd'hui – utilisés pour nommer les arts venant du peuple, soit de gens de classes « inférieures », non scolarisés, et de groupes ou personnes marginalisés ou de sociétés ou cultures étrangères parfois elles-aussi d'abord considérées « inférieures ». Cet héritage détestable traduit un défaut de décentrement que la reconnaissance de l'art populaire parvient progressivement et variablement à atténuer, détourner, corriger ou non. Tremblay dénote

* Poète et anthropologue.

sans équivoque la porosité existante entre les mondes concernés.

Il partage ce constat voulant que la frontière entre les catégories populaire et savant, « outre qu'elle est mal définie, demeure perméable ». Si le brouillage ou l'amélioration de l'expérience des rapports sociaux qui déterminent la marque de cette distinction est en cela possible, son effacement semble néanmoins ainsi peu probable, sinon peut-être à travers la formation d'ensembles auto-organisés assistant le développement de pratiques portées alors dans une voie plus proche de la démocratie et de la souveraineté culturelle.

L'impressionnant panorama d'œuvres d'arts visuels et domestiques provenant surtout d'Europe et des Amériques centrale et du Nord que propose le livre laisse en tout cas présumer que leur rapaillage dans un récit exigea toute une gymnastique. Éclectique, celui-ci n'est pas sans rappeler l'étalage d'un coloré cabinet de curiosités. Au fil des pages, on se surprend de passer des moules à sucre d'érable de la fin du XIX^e siècle, à la *Révolte* populaire traduite dans un tableau du Croate Ivan Generalic (1936) (p.230), à la loufoque scénographie dadaïste *The circus in Paint* (1929) (p.135) commandée par une certaine Juliana Force, à *La* (pittoresque) *course devant le perron de l'église* d'Yvonne Bolduc 1930 (p.159), à la lumineuse scène historique de la révolution haïtienne présentant Marie-Jeanne à la Crête-à-Pierrot d'un dénommé Philomé Obin (p.194) et au fantaisiste *Palais idéal* de Joseph-Ferdinand Cheval (1912) (p. 236) qui donne le goût de l'architecture collective.

Dans l'écosystème économique et culturel où nous vivons, souvent superficiel, profondément inégalitaire et où l'éthique coutumière suggère de garder le sourire même lorsqu'on nous dépossède, la présence d'œuvres critiques est évidemment rafraîchissante. Il fait du bien de se retrouver en pleine tension frontalière entre le Mexique et les États-Unis dans un portrait clairvoyant de Frida Khalo (1932) (p. 127), qualifiée ici de « pionnière de l'art populaire citadin ». Pour les communautés de Charlevoix, considérant l'influence des attentes cadrées des folkloristes, du commerce touristique avec son imaginaire balisé et souvent populiste, ces ouvertures à toutes les expériences et situations de la modernité sont une bouffée d'air frais.

Quoique que ce soit inégalement, la trame de ce pavé ne manque pas d'éclairer un spectre diversifié de sens esthétique, critique et politique qui se sont rattachés à différentes mobilisations des arts et de la création

populaire et à leur valorisation. Projet éthique et utopique comme celui de William Morris, appropriation par des régimes coloniaux dont celui des Anglais avec le Canada, influence de l'industrie touristique, peinture communiste, récupération et détournement dans la culture de masse, magnification par des régimes fascistes ou survoltage spontané dans des gestes libérateurs prônés par les surréalistes : l'auteur prend la peine de communiquer cette plurivocité.

Les différentes formes et perspectives alternatives abordées nous entraînent ici et là à la fenêtre pour voir au-delà de la nostalgie pour l'ancien régime, du tropisme paysagiste, des identités convenues, de la personnalisation (et professionnalisation) dans la pratique artistique et éclaire ce qui se trouve dans l'ombre faite par tout cela. S'il s'intéresse assez peu aux situations matérielles des acteurs touchés, à leur système symbolique et à l'histoire économique-politique de leur(s) communauté(s), ce livre exprime très bien que le potentiel autoproduit esthétique, social, politique et culturel se révèle aussi un caractère de cet ordre de pratiques potentiellement hors d'ordre.

À Haïti, à partir du deuxième tiers du 20^e siècle, où un intérêt se serait développé pour l'art populaire selon un modèle apparenté au phénomène observé au Canada, l'art et la création populaire auraient en ce sens joué un rôle dans une « résistance à la fois culturelle et politique qui contribuera à l'avènement de l'autodétermination du pays et à la création de son identité moderne » (p.183). De nombreuses expériences et événements peuvent dans cet esprit être interprétés et provoqués pour investir l'histoire par les arts d'un point de vue régional, critique et politique dans toutes ses dimensions et responsabilités. Les luttes sociales et les transformations et le vécu des sociétés modernes durant les siècles couverts par cet ouvrage peuvent constituer autant de sujets intéressants qui invitent aussi à prendre du recul pour mieux se situer, agir et créer comme personne et communauté.

Sur ces sujets, les artistes (intimement concernés) et leur concitoyen.en.s, sont peu audibles hors des œuvres présentées et sélectionnées à partir de catalogues de collections d'ici et d'ailleurs. Les intérêts, pratiques et situations économiques, culturelles et non-artistiques qui ont servi les collectionneurs, les régimes et les marchands participant au phénomène sont aussi peu explicités. Une histoire sociale (et « populaire » au sens où l'entendrait l'historien Howard Zinn) des arts et de la création, qui pourrait inclure les arts vivants, permettrait d'apporter un regard compréhensif complémentaire aux situations et trajectoires dégagés

dans l'effort de synthèse de François Tremblay. Si l'art populaire « ne naît pas » comme ce dernier l'affirme dans son introduction, il ne peut conséquemment ni débiter ni mourir... Les jeunes sociétés québécoises et canadiennes, elles, continuent de voir naître des créations et des créateurs. Il serait judicieux d'y étudier des indisciplines plus récentes.

La richesse de la trame que l'auteur met de l'avant avec de menus détails permet nonobstant d'apercevoir plusieurs dynamiques structurantes de l'évolution de la présence des pratiques artistiques concernées dans les institutions modernes et en relations avec leurs marchés émergents. Inscrit dans le développement des démocraties bourgeoises libérales nationales et ainsi de l'industrialisation, du capitalisme, de la formation des États-nations, mais aussi de plusieurs luttes et de mouvements de libération sociale, communautaire et/ou nationale durant les trois derniers siècles, le destin de ces pratiques se trouve interrelié à l'exacerbation des enjeux de souveraineté populaire, de progrès social, de liberté et d'égalité, comme le laisse entendre le constat précédent au sujet de l'expérience haïtienne.

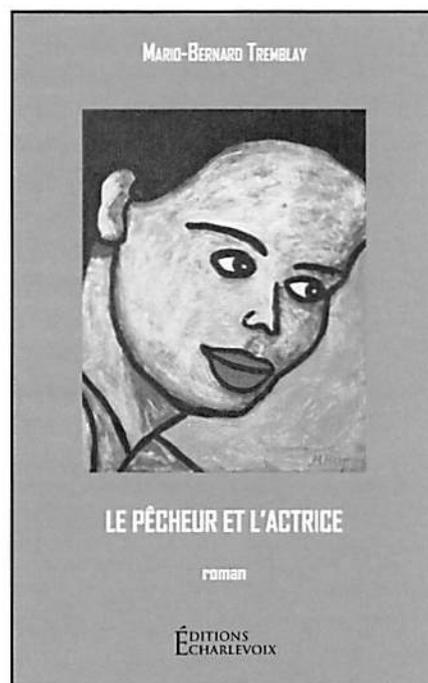
Pour conclure, l'ouvrage de François Tremblay, par son style, sa facture, son contenu, a le mérite de nous entraîner sur un mode immersif et spectaculaire dans les méandres d'un processus traversé de contradictions dont il paraît difficile de dégager les règles sans soi-même assumer une vision et prendre position. Le sens de l'appréciation des arts et la manière de concevoir l'expérience de la création, ne s'accordent-ils pas en fait avec la façon dont nous avons de voir la vie, de s'y projeter, mais aussi d'être en relation avec soi et, je nous le souhaite, avec les autres ? Par son travail, l'auteur adopte quant à lui une posture conservatrice en se faisant le relais, et pour nous l'informateur, d'une variété de cas majoritairement d'une autre époque, qui sont souvent interconnectés et dont l'influence, en tant que références inscrites dorénavant dans l'histoire de l'art, se fait encore sentir aujourd'hui.

Par son prix, 60\$, ce qui est raisonnable pour ce type d'ouvrage, *Art populaire : une histoire des débuts* s'adresse à un public motivé. Les lecteurs les plus susceptibles d'être étourdis par les *ratours* analytiques, tout comme ceux embarrassés par les méthodologies aux traits biscornus pourront se laisser porter par l'étendue surprenante des imaginaires picturaux qui accompagnent ce récit. Paru aux Presses de l'Université Laval, cet aboutissement d'une fréquentation qu'on devine laborieuse et passionnée avec l'art, la création populaire et ceux qui en apprécient les différentes expressions, est résolument un Beau-Livre. Il confirme

la pertinence de « garder ouverte la discussion » et d'éviter les préjugés dans l'appréciation des arts et de la création qui diffère de la satisfaction à des conventions savantes, expertes, esthètes, institutionnelles et même marchandes mésadaptées.

Il rappelle aussi l'importance de la créativité potentielle de tous dans l'histoire de chaque société, et plus discrètement, bien que j'ai insisté sur ce point, le pouvoir réflexif, critique, productif et symbolique de la création populaire au cœur de leur évolution. La reconnaissance de l'art en tant qu'il serait « populaire » au sens large paraît être une authentique invention moderne. Rien n'est moins sûr par contre qu'elle résulte de la conception des créateurs eux-mêmes. Au fond, ceux-là sont peut-être tout simplement à leurs yeux des personnes, des citoyen.ne.s, des artistes, et surtout bien d'autres choses... La question cruciale et engageante à laquelle il faut s'attarder dans les échanges qu'ouvrent cette lecture ne serait-elle pas : quels sens pour l'art et la création dans nos vies et dans la Cité ? L'enjeu au fond, n'est-il pas l'avenir de notre humanité ? Mais laquelle ?

Mario-Bernard Tremblay. *Le pêcheur et l'actrice*. La Malbaie, Éditions Charlevoix, 2018.



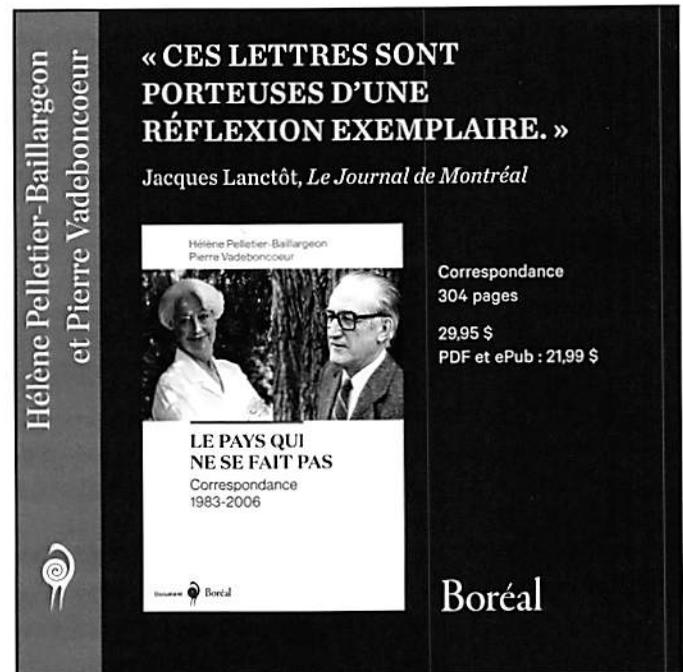
Ce premier roman de Mario-Bernard Tremblay, communicateur bien connu dans Charlevoix notamment à la Télévision Vents et Marées de Charlevoix (TVCVM) durant de nombreuses années, s'avère une belle réussite. Le récit nous amène dans le village charlevoisien de Pointe-au-Pic au début des années 1970. En ce

temps-là, il n'y avait pas encore de route surplombant le fleuve dans ce village et tout semblait paisible. Tout sommeillait un peu. Les villégiateurs anglophones venaient encore nombreux chaque été sur le Boulevard des Falaises et le Manoir Richelieu n'avait pas encore été acheté par le Gouvernement du Québec. L'avenir ne s'annonçait toutefois pas nécessairement radieux et peut-être même que les plus pittoresques années de l'histoire de Pointe-au-Pic s'achevaient. Personne n'aurait pu le dire alors.

Mais, en fait, le roman *Le pêcheur et l'actrice* s'ancre plutôt dans l'univers du souvenir que dans l'avenir trop prévisible. Dans le passé d'un modeste pêcheur d'éperlan dont les traces d'un grand amour déçu hantent la vie. Un personnage un peu triste qui reprend vie en côtoyant un jeune garçon qu'il sauve de la noyade. Les deux complices sont attachants. Ils nous démontrent comment le fleuve avait une grande importance dans le quotidien des gens de Pointe-au-Pic en cette époque où la pêche à l'éperlan n'avait pas encore été interdite. Un souvenir impérissable pour ceux qui s'en souviennent. Un roman haletant. Bien vraisemblable. Touchant et prenant. Une première œuvre réussie. Bravo à Mario-Bernard Tremblay, déjà écrivain accompli à son premier roman. C'est à lire sans hésitation. (Serge Gauthier)

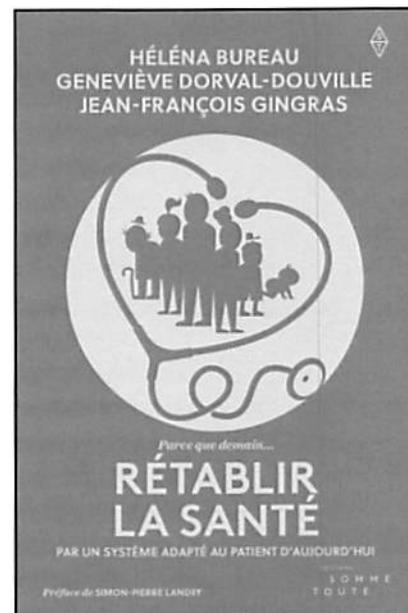
Hélène Pelletier-Baillargeon et Pierre Vadeboncoeur. *Le pays qui ne se fait pas. Correspondance 1983-2006.* Montréal, Boréal, 2018. 301 pages

La lecture de cette correspondance entre ces deux intellectuels québécois de renom que sont Hélène Pelletier-Baillargeon et Pierre Vadeboncoeur ne manque pas d'intérêt. Les propos échangés dans ces lettres personnelles sont toujours intéressants, collés à l'actualité politique du temps entre 1983 et 2006, souvent touchants et même prenants. Il est facile de suivre le cheminement de la pensée de ces auteurs dans ces écrits faciles d'accès, la plupart du temps assez concis, toujours pertinents. L'ensemble dégage toutefois une vision pessimiste face au projet souverainiste québécois. Malgré leur détermination à voir ce projet se concrétiser, les deux correspondants n'ont pas souvent l'impression que ce rêve indépendantiste risque de se réaliser. Parfois, un espoir apparaît, surtout autour de 1995 avec le second référendum mené par le Premier Ministre Jacques Parizeau, mais le doute revient vite. La pensée demeure toutefois juste et lucide sur un peuple québécois souvent désorienté, incapable de prendre totalement sa destinée en main. Il est dommage pour ces deux personnalités que leur rêve du pays québécois n'ait pas vu le jour, tant ils y croient, tant ils l'espèrent.



Le reste fait partie de l'histoire et il ne faut pas hésiter à prendre le temps de lire cette correspondance captivante entre deux indépendantistes québécois engagés et dont les réflexions bien articulées restent encore aujourd'hui très pertinentes. (S.G.)

Hélène Bureau, Geneviève Dorval-Douville, Jean-François Gingras. *Rétablir la santé.* Montréal, Éditions Somme toute, 2018. 153 pages



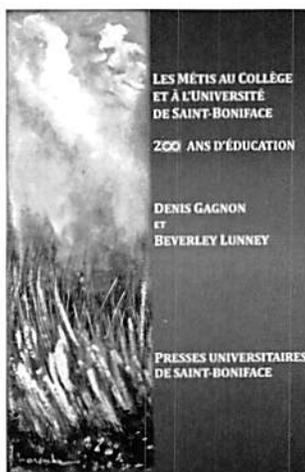
Nos lecteurs connaissent bien Jean-François Gingras, auteur de la série sur Angélique Gilbert de Baie-Saint-Paul publiée dans nos pages depuis quelques années déjà. Ils peuvent aussi désormais le découvrir en tant qu'essayiste notamment dans cet ouvrage consacré au système de santé québécois.

Dès le départ, disons bien qu'il ne s'agit pas ici d'un lourd traité. Le sujet est abordé avec vivacité, dans un esprit concis mais avec néanmoins beaucoup d'informations et le livre n'a donc rien pour rebuter le lecteur moyen.

En fait, ce livre est bien loin des nombreux reportages alarmistes et inquiétants produits dans les médias au sujet du système de santé québécois. Il s'adresse à notre intelligence, à notre réflexion et il nous conduit sur des sentiers neufs. Les chapitres sont rédigés de manière claire et succincte. Les auteurs ne s'attardent pas sur le sensationnel mais font preuve de synthèse et cherchent constamment à questionner, à faire avancer le débat.

La préface du Dr Simon-Pierre Landry insérée dans ce livre fait appel à « une coalition de gens déterminés » afin de relancer le système de santé québécois. Avec *Rétablir la santé*, les auteurs désirent aller dans le même sens, en orientant le lecteur vers une réflexion sérieuse mais aussi sur des actions concrètes, car chacun de nous peut quelque chose afin d'améliorer ce système de santé qui nous appartient. Ce livre est donc un bel effort de vulgarisation nous incitant à prendre en main concrètement notre santé et aussi notre système de santé grâce à notre implication personnelle. (S.G.)

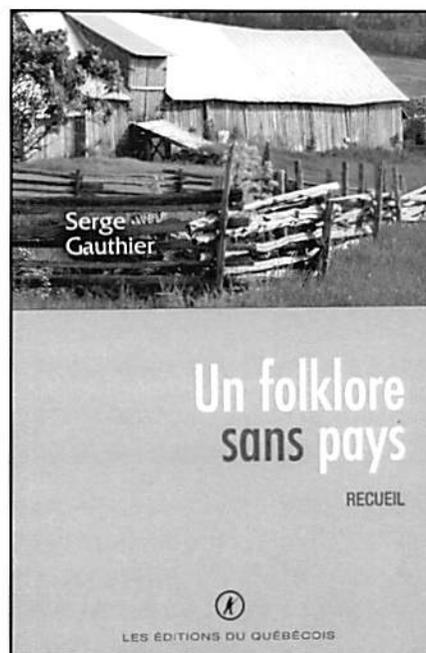
Denis Gagnon et Beverley Lunney. *Les Métis au Collège et à l'Université de Saint-Boniface. 200 ans d'éducation*. Winnipeg, Presses Universitaires de Saint-Boniface, 2018. 97 pages.



Il s'agit d'une étude fouillée sur la présence des Métis au Collège et à l'Université de Saint-Boniface au Manitoba. C'est une recherche historique menée avec rigueur par les auteurs suite à des enquêtes orales où des témoignages furent recueillis au sujet de cette grande œuvre d'éducation. Une occasion de mieux connaître la réalité des Métis de l'ouest canadien.

Un travail universitaire sérieux mais quand même accessible à un large public. C'est à découvrir. (S.G.)

Serge Gauthier. *Un folklore sans pays*. Drummondville, Éditions du Québécois, 2018. 191 p.



Dans la suite de son travail doctoral (*Charlevoix ou la création d'une région folklorique*, 2007) et d'un livre d'essai (*Un Québec folklorique*, 2008), l'ethnologue Serge Gauthier se questionne dans un nouvel ouvrage aux Éditions du Québécois sur l'avenir du folklore québécois dans le contexte d'un pays qui n'est pas advenu.

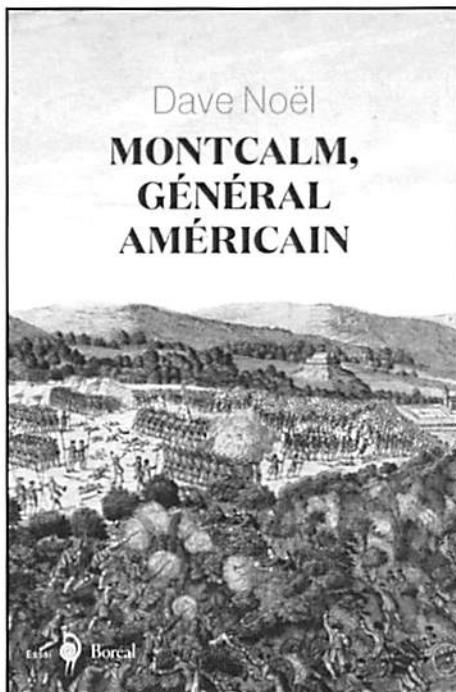
Dans une première partie, il décrit quelques-uns des éléments constitutifs du patrimoine culturel des Québécois. Le texte le plus surprenant est sans doute celui consacré au « Ô Canada » hymne national canadien qui fut, comme l'auteur le démontre, à l'origine un chant nationaliste canadien-français rédigé par le juge ultramontain Adolphe-Basile Routhier pour la Saint-Jean-Baptiste de 1880. Sans doute à la surprise de Serge Gauthier lui-même, il est devenu le spécialiste sur le sujet; au cours des dernières années, il est devenu une référence lors du débat sur les passages jugés sexistes de la version anglophone, sur « l'appropriation culturelle » du Canada anglais sur ce chant ou l'interprétation du « Ô Canada » lors des matchs des Jets de Winnipeg... Comme quoi un travail bien fait peut servir à toutes les sauces.

Après un retour réflexif sur le travail de terrain en ethnologie autour notamment des figures de Marius Barbeau et de Pierre Bourdieu, Serge Gauthier s'interroge sur les conséquences pour le folklore québécois des deux défaites référendaires (1980, 1995). Il y décrit plus clairement que jamais l'élément le plus original

de son travail intellectuel, celui de la notion de folklorisation. Contrairement au concept d'appropriation culturelle importé des universités américaines, elle permet de mieux décrire un processus de minorisation d'un groupe référant à une « culture morte référant au passé sans véritable avenir ». La folklorisation génère toute une galerie de stéréotypes notamment ceux issus des villégiateurs anglophones venus dans Charlevoix aux 19^e et 20^e siècles, cette culture de « l'Autre » encore tant présente dans des ouvrages portant sur l'histoire de Charlevoix. Dans ce contexte, le folklore devient négatif, il conjugue la culture uniquement au passé.

Pour s'épanouir, le folklore doit être constitutif d'une culture québécoise vivante, majoritaire, qui peut intégrer d'autres apports comme ceux des peuples autochtones ou de québécois issus de l'immigration. Des pratiques au quotidien qui génèrent, dans une vision dynamique de la culture, un nouveau folklore qui peut être urbain, issu d'un réel toujours changeant. Sinon, le folklore ne devient plus, comme en Louisiane, qu'une simple saveur « cajun », un legs du passé, dans un processus d'assimilation culturelle. **(Christian Harvey)**

Dave Noël. *Montcalm, général américain*. Montréal, Boréal, 2018. 381 p.



Cet ouvrage de Dave Noël consacré au général Montcalm s'inscrit dans une relecture plutôt riche de la Conquête initiée depuis une dizaine d'années. Délaissant une simple analyse des « effets » (négatifs ou positifs) de l'événement sur l'histoire du Québec et une histoire sociale ayant détournée son regard « des champs de bataille » pour les structures socio-économiques, cette

approche entend décrire les événements de 1759-1760 d'un point de vue plus strictement militaire. Quelles étaient les forces en présence (nombre de militaires, armement), les stratégies retenues par les généraux et les caractéristiques du territoire en jeu ? En fait, tout cet art de la guerre, rempli de hasard, de chance, où une petite pluie imprévue peut venir transformer une victoire certaine en défaite amère...

Comme le note avec justesse Dave Noël, le général Montcalm jouit à cet égard d'une bien mauvaise réputation dans l'historiographie depuis une soixantaine d'années notamment grâce à l'historien Guy Frégault. Fougueux, rompu à une approche de la guerre européenne, il aurait grandement favorisé la défaite sur les Plaines d'Abraham. Contre cette image simpliste, l'historien nous décrit un Montcalm comme un « général américain » grâce à une relecture critique de l'imposante quantité des sources de l'époque qui fait la part belle à son rival, Vaudreuil, le self-made man du pays.

Dans de ce récit écrit par Dave Noël dans une langue riche (plutôt rare chez les historiens...), Montcalm n'apparaît pas comme « un militaire d'exception », mais comme un général qui a su s'adapter à un contexte difficile. Sans un concours de circonstances improbable, l'offensive de l'armée de James Wolfe à l'Anse au Foulon aurait pu avorter et empêcher la prise de Québec avant l'hiver. Le même personnage serait dès lors devenu un héros... **(C.H.)**

AUX ÉDITIONS CHARLEVOIX!
Nouveaux titres

 <p style="font-size: small;">MARIO-BERNARD TREMBLAY</p> <p style="font-size: small;">LE PÊCHEUR ET L'ACTRICE</p> <p style="font-size: x-small;">ROMAN</p> <p style="font-size: x-small;">ÉDITIONS CHARLEVOIX</p>	 <p style="font-size: x-small;">Monique Larouche</p> <p style="font-size: x-small;">Récits</p> <p style="font-size: x-small;">ÉDITIONS CHARLEVOIX</p>
<p style="font-size: x-small;"><i>Le pêcheur et l'actrice</i> de Mario-Bernard Tremblay</p>	<p style="font-size: x-small;"><i>L'art du Tic-Tac</i> de Monique Larouche</p>

Pour commander tous nos livres en ligne :
WWW.SHISTOIRECHARLEVOIX.COM
 (onglet Éditions)

INÉDIT CHEMIN DE FER... CHEMIN DE FOI

PAR SERGE GAUTHIER



Coll. privée

Le chemin de fer

À Y.
À M.

Ce texte raconte un trajet effectué à pied par trois hommes alors séminaristes sur le rail du train de Charlevoix, entre Petite-Rivière-Saint-François et Saint-Joachim, en juin 1991. Je sais bien qu'il n'est pas permis de circuler à pied sur le rail et je ne le recommande à personne. Mais parfois, cela peut élever l'âme un peu, fatiguer le corps et plus encore, être une occasion de dépassement. Je souhaite qu'un jour prochain les voyageurs puissent découvrir de nouveau – qui sait à pied – ce merveilleux rail parsemé de beautés entre le fleuve Saint-Laurent et les si imposantes montagnes des Caps.

Reconnaissance

Permits, Seigneur, que nous te cherchions loin des villes agitées. En un lieu demeuré secret bien que rendu accessible par le travail des humains. Proche du tumulte mais éloigné pourtant du bruit factice des choses vaines.

Au départ, ce n'était qu'une idée. Elle devint un projet: traverser de Petite-Rivière-Saint-François à Saint-Joachim sur le rail du chemin de fer qui relie ces deux localités séparées par l'impressionnante barrière de montagnes connue sous le nom de « Caps ».

Nous laissons une auto à Petite-Rivière-Saint-François. Une autre auto a été placée déjà à Saint-Joachim. Entre les deux, nous marcherons une longue distance à pied sur le gravier coupant du rail.

Seigneur, il n'est pas question ici de réaliser un exploit. Juste d'être proche de Toi. La route débute par la prière; c'est le temps de la reconnaissance. Il fait beau. Il faut T'en rendre grâce. Sur ce rail presque oublié, inscrit implacablement entre le fleuve et la montagne, nous ne doutons pas que Tu nous accompagnes. Et il y a toute cette beauté que Tu nous laisses entrevoir déjà en ce beau matin ensoleillé de juin. Il est si facile de saisir intensément l'Amour que Tu nous portes.

La construction de cette ligne de chemin de fer fut une oeuvre marquée par le courage. Certains hommes, dont le nom fut oublié par l'histoire, ont même laissé leur vie en travaillant à la réalisation de ce rail. Cette ligne de chemin de fer La Malbaie-Saint-Joachim fut surtout le projet ambitieux d'un entrepreneur du début du 20^e siècle nommé Rodolphe Forget. Il fut aussi député de Charlevoix. Son désir était d'ouvrir davantage la région de Charlevoix sur l'extérieur.

Inauguré le 1^{er} juillet 1919¹, le trajet par rail entre La Malbaie et Saint-Joachim, ne fut jamais effectué par son initiateur Rodolphe Forget, mort quelque mois plus tôt. Ce ne sera jamais une voie de chemin de fer très fréquentée, bien que son parcours longeant le fleuve soit si beau. C'est que l'automobile s'impose et bientôt devient très populaire. Ainsi, à peine soixante ans plus tard, en 1977, le service voyageur est interrompu, faute de... voyageurs. Ne demeurait donc sur ce rail que le transport de marchandises industrielles, sans pittoresque et sans émerveillement. Une triste conclusion pour un rêve tellement grand!

Notre seule ambition, Seigneur, c'est d'accomplir cette traversée dans la joie. Cette journée est à l'image de nos vies, avec des débuts tâtonnants, avec tellement d'incertitudes. Puis notre pas devient plus assuré et notre regard s'ouvre sur l'inconnu. Et cela est bon.

Le désir d'avancer ne se concrétise jamais dans la facilité. Il y aura des moments moins agréables et nous le savons bien. Pourtant, Seigneur, nous te demandons que notre route soit paisible comme le devient notre vie dès que nous acceptons de Te faire confiance.

Le fleuve est un voisin commode. Calme, il n'intervient pas. Et si notre regard se tourne vers lui, il montre alors fièrement sa splendeur et sa majesté. Mais le fleuve reste modeste. Ce n'est que sous Ta main qu'il laisse deviner les profondeurs insoupçonnées de sa puissance de vie.

Seigneur, Maître du fleuve et de toutes les eaux insondables, garde nous proche de cette source jaillissante qui ruisselle des montagnes. Donne-nous la grâce d'apprécier ce don gratuit, alors que la soif déjà nous

étreint face au plein soleil. Ainsi, dans la confiance, nous saurons nous abreuver aux cascades d'eau qui parsèment notre route.

Le granit des pierres durcies. Certaines ont été meurtries par le dynamitage lors de la construction du rail. D'autres pierres sont simplement étendues sur le sol, sans raison précise. Pas une n'est semblable. Il faut regarder avec attention. Elles paraissent innombrables. Est-ce qu'elles ont un rôle précis à jouer? Il ne semble pas. Chacune possède son secret. Elles le garderont pourtant dans le silence d'une éternité dont elles font totalement partie.

Seigneur, de toute éternité, il faut simplement la patience d'attendre Ton accomplissement. Nous sommes de bien pauvres témoins de Ta présence. Nous devrions toujours attendre et tous pleins d'espérance! Et tenir ferme dans la foi, un peu comme cette masse pierreuse s'enracinant solidement dans le sol que Tu as formé.

Midi. Le jour est à son zénith. Notre pas ralentit. La première fatigue s'installe. La faim se creuse. Il faut faire un premier arrêt. Proche d'une chute d'eau, nous prendrons notre repas, un peu éloigné du rail qui paraît s'allonger infiniment.

Zénith

Le soleil. Certains y ont vu un Dieu. Sans doute te ressemble-t-il, Toi le Dieu de la lumière et de la vie. Nous puisons en lui une chaleur qui vient de Toi. Mais le soleil peut se faire cuisant. Nous savons que Tu l'utilises selon Ton ordre, comme un outil. Le soleil pourtant, même à son zénith, n'est pas un Dieu mais seulement un instrument docile entre Tes mains.

Le repas est un temps de fête et de recueillement. Notre dîner ne comprend que des victuailles modestes: du pain, quelques viandes froides, du vin. Au bord de cette chute, bien assis sur la mousse verdoyante du sol, avec autour d'immenses rochers sombres, nous savons que Tu te joins à nous durant ce moment propice aux échanges.

1. Donc, il y a cent ans en 2019.



Coll. privée

Dans le secteur de Sault-au-Cauchon

Nous parlons de la beauté des lieux. Il nous vient à l'esprit que nous sommes seuls à observer ce merveilleux paysage. Cet instant est unique: nous prenons simplement conscience de Ta présence agissante au coeur de toute cette magnifique création maintenant déployée sous nos yeux.

Seuls. Pas tant que cela. Un train de marchandises passe non loin de nous, sur le rail que nous avons abandonné tout à l'heure. Le conducteur solitaire jette sur nous un regard rapide. Il s'étonne peut-être que des audacieux tentent encore de s'aventurer en ce lieu désert. Peut-être en découvre-t-il souvent tout au cours de la belle saison? Sincèrement, nous nous permettons de penser que d'autres tentent aussi parfois de suivre ce même chemin de fer, ce même chemin de foi, comme nous.

« Prenez ce pain... »

... Et nous avons au coeur Ton sacrifice en cet instant de paix...Ce pain du partage de l'amitié nous garde proche de Toi. Ce repas est comme une messe intime en communion avec Ta création.

« Buvez ce vin... »

... Et nous ne doutons pas que Tes souffrances ont été salvatrices... Ce vin est le Sang versé porteur du désir brûlant de construire un monde meilleur. Nous récitons le « Notre Père » et le chant des oiseaux, beau et simple, accompagne cette prière du coeur:

« ... Que Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel... »

Après le repas, nous marchons lentement vers le fleuve. Un passage étroit, creusé sous le rail, nous conduit sur une plage. Nous traversons une petite zone d'ombre sous le pont et puis nous retrouvons la lumière flamboyante du soleil qui étincelle sur l'eau du fleuve. Nous aurions prolongé ce moment où, assis sur le sable, la belle prière de Frère François d'Assise se modulait en notre âme:

« Loué sois-tu, Seigneur, pour notre soeur l'eau, Qui est très utile et très humble, précieuse et chaste! »

Cependant, il fallait sans trop s'attarder, reprendre la route sur ce rail devenu notre chemin de foi.

Déjà éloignés de Petite-Rivière-Saint-François, nous remarquons certains chalets au bord du fleuve. Ils servent de résidences temporaires à quelques pêcheurs en saison. Au loin, on peut même voir des pêches à fascines.

Nous nous arrêtons près d'un de ces bâtiments. Nous nous permettons de monter sur la petite galerie d'un de ces chalets qui semble abandonné depuis longtemps. Notre regard se porte alors sur l'étendue du fleuve qui s'est un peu réduite depuis que nous avançons davantage vers Saint-Joachim. Il est désormais possible d'entrevoir l'autre rive.

À notre départ, nous essayons d'imaginer le pêcheur un peu contemplatif qui vient parfois en ce lieu. Il ne saura jamais rien de notre passage, ni que son petit abri nous a servi, pour un court moment, d'observatoire de la Grâce de Dieu.

Sault aux Cochons... Petit hameau tranquille. Aujourd'hui déserté de ses rares habitants. Il y a des gens qui viennent y résider en été. Il est encore trop tôt. Nous sommes au début de juin. Personne n'est encore arrivé.

Et ce lieu nous étonne. Une petite maison semblait servir de gare autrefois. Une affiche indique le nom du lieu et c'est pour cela que nous savons qu'il s'agit de Sault aux Cochons. Et rien de plus cependant. Et quelques autres maisons toutes inhabitées. Puis plus rien. Le rail ne s'entoure plus alors que par une nature sauvage.

Ce chemin de fer a été construit comme une sorte de défi face à un milieu naturel plutôt rébarbatif. Certains incrédules disaient du projet de chemin de fer de Rodolphe Forget que c'était « un chemin de fer dans la lune ». Et cependant, il a bel et bien été construit ce chemin de fer si audacieux...

Toutefois, devant un tunnel creusé dans la montagne que nous devons maintenant traverser, nous sommes presque perplexes. Qu'un tel travail se soit réalisé au début du 20^e siècle relève certainement de l'exploit. Et qui profite maintenant de ce grand oeuvre puisque le rail est presque déserté?

Le tunnel n'est pas bien grand. Jadis, ils permettaient à des voyageurs de passer même à travers le terrible obstacle de la montagne. Mais, il n'y a plus de voyageurs. Ces derniers utilisent désormais l'automobile plutôt que le train. Dommage. Serions-nous trop indifférents pour reconnaître la tâche immense accomplie par nos devanciers sur ce rail? Avons-nous oublié le passé glorieux du petit train de Charlevoix? Il reste quand même ce tunnel esseulé qui porte encore la trace du courage quasi surhumain des bâtisseurs d'autrefois.

Un court arrêt. La fatigue nous gagne. Le repas du soir est frugal et il se compose des quelques restes du repas du midi. Nous avons prévu un seul repas, croyant que nous serions arrivés à Saint-Joachim bien avant le coucher du soleil. Comme des voyageurs insensés, nous n'avions pas mesuré avec précision la durée réelle du trajet. Il est bientôt 19 heures et il est évident que notre route sera encore longue avant d'apercevoir l'auto. La nuit s'annonce déjà dans le couchant du soleil; la noirceur s'installe et tant pis pour notre imprévoyante course.

NOIRCEURS

Il fait de plus en plus sombre. Nous contournons longuement d'interminables caps. Leur élévation impressionne. Ils sont verts lorsque le soleil décline et les éclaire encore un peu, mais le plus souvent gris alors que la nuit s'avance.

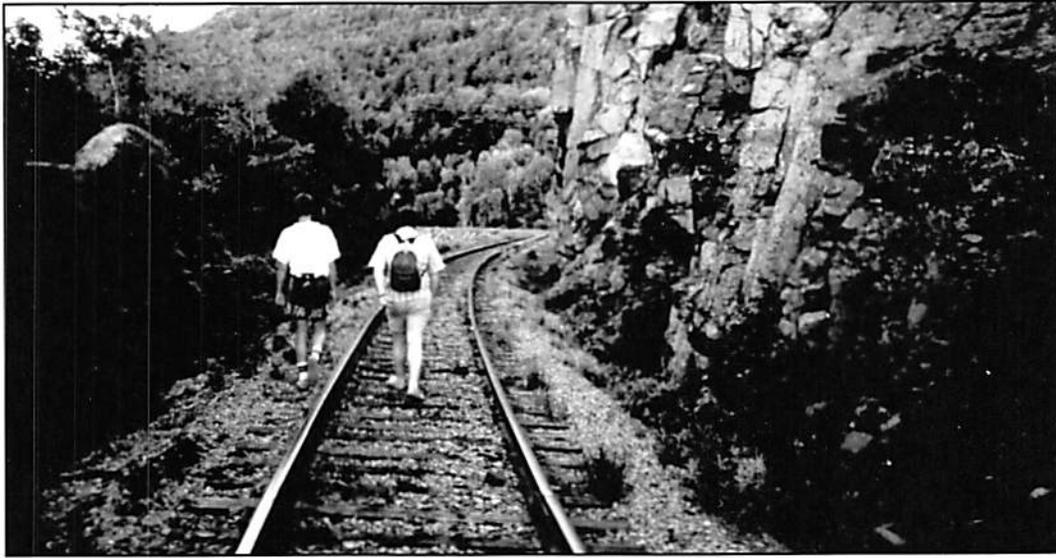
Il est ainsi facile de comprendre qu'un de ces caps porte le nom de Cap Tourmente. Sa lourde silhouette s'imposait comme une ombre terrible pour les marins de jadis. Il se présente à nous comme une dernière étape nous permettant de quitter un univers inhabité jusqu'au terres chargées d'histoire de Saint-Joachim.

Seigneur du jour qui s'éteint, Tu dois nous garder dans l'espérance. Il faut supporter le poids de la fatigue de la journée, le frôlement ravageur des insectes, les traces du soleil brûlant sur notre peau. Sans Toi, Seigneur, peut-être laisserions-nous simplement la place à la douleur parfois vive ou à la peine...

Pourtant, Tu es là! Tu portes aussi nos souffrances. Tu nous fais voir qu'elles comptent peu au fond. Qu'il ne s'agit que d'un moment plus pénible du trajet. Que nous arriverons bientôt.

Nous Te prions, Seigneur de la nuit naissante et de tous ses secrets. Qu'elle soit un havre tranquille, un temps d'apaisement et qu'elle relance notre désir d'arriver au terme de notre expédition.

L'obscurité est totale. Il est difficile de s'y habituer. Il faut du temps. L'inquiétude surgit parfois. La fatigue



Coll. privée

Les marcheurs

est difficile à contenir. Il n'est plus possible désormais de faire des découvertes. Il faut seulement continuer. Encore avancer sur ce rail qui semble ne plus avoir de fin.

Seigneur de la souffrance, Tu connais toutes les peines de ce monde et nous Te prions pour ceux et celles qui souffrent bien plus que nous en ce moment. Qui sont plus démunis encore, plus isolés dans une noirceur sans fin ne connaissant pas l'apaisement de croire en Toi. Protège-les et soit pour eux et pour nous cette lumière éclatante même au coeur de la nuit.

Il faut arrêter. Nous ne pouvons plus avancer aussi facilement. Nous quittons le rail et marchons maintenant sur une route menant à Saint-Joachim. Un chemin déserté en ce soir tranquille. Pas d'auto en vue et personne. Des maisons au loin, mais si loin à nos yeux que nous ne pensons pas pouvoir y accéder de sitôt. Cette prière monte en nos coeurs:

« Seigneur, le doute a pris naissance en nous. Rien n'est pire que le doute. Mais nous savons encore que Tu demeures avec nous. Tu prendras notre inquiétude. L'espérance reviendra grâce à Toi. Tu panseras nos blessures physiques et celles du coeur aussi, plus malignes et si terrifiantes. Tu mettras fin à ce trajet parvenu à son terme. Toi qui restes pour toujours le Père et le Sauveur de l'humanité qui te cherche à travers toutes les impasses du monde.

L'un de nous va au-devant d'une auto qui passe dans le lointain. Le chauffeur s'arrête: c'est un Bon Samaritain. Il nous laisse monter à bord sans s'inquiéter de la présence de ces trois hommes perdus dans le noir. Il écoute le récit de notre aventure et s'en amuse:

-Il faut être des fous pour vouloir faire un trajet comme ça dans une seule journée! Mais c'est une belle folie!

Nous apercevons enfin l'auto laissée à Saint-Joachim. Il faudra aller chercher celle qui se trouve encore à Petite-Rivière-Saint-François. Ce sera ensuite le retour à la maison. Le sommeil ne tardera pas à venir. Mais avant, nous prenons le temps de remercier le Seigneur bien simplement avec un Notre Père.

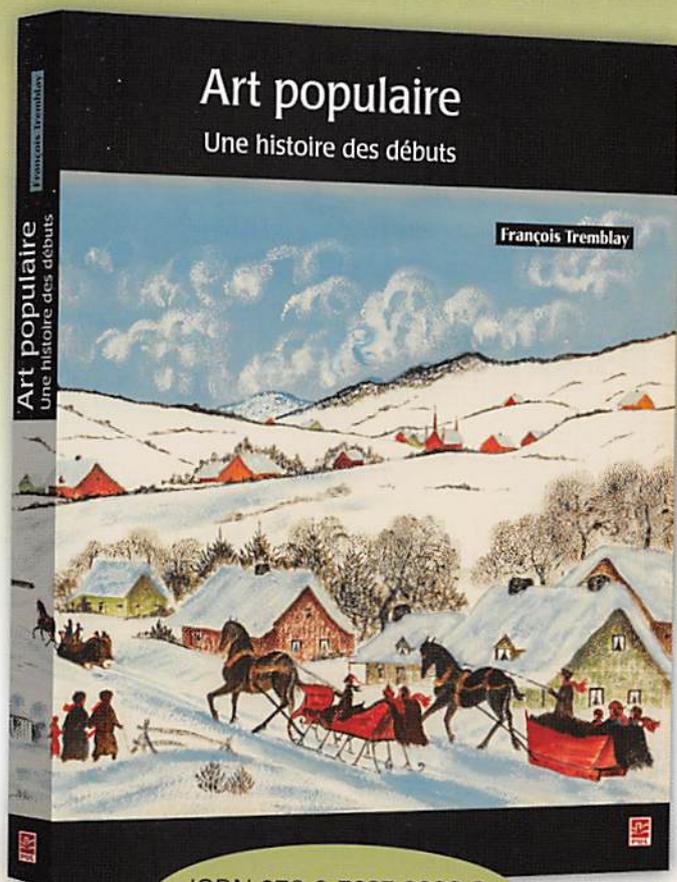
Du matin au soir. Trajet de vie et de renaissance en somme. Trajet de résurrection en fait. Un peu de notre existence demeurera toujours accroché au rail de ce chemin de fer. De la joie à la souffrance. Et la joie reviendra plus forte encore après. Comme un renouvellement de notre vie et de notre foi. Comme un secret partagé. Intense et plein de lumière. Et qui demeurera au fond de nos coeurs.

Une paix retrouvée. Nous reparlerons de ce voyage. Et puis nous cesserons de l'évoquer. La vie nous séparera. Ce trajet restera pourtant, il me semble, au coeur de notre espérance et de nos rêves, ce chemin de fer, ce chemin de foi, ce rail infini où les rêves sont permis, même les plus fous, même les moins sages, pourvu que Notre Dieu soit encore et toujours au terme du voyage.

Tout en couleurs dans la catégorie des beaux livres, voici un ouvrage sur l'évolution de l'art populaire.

Art populaire

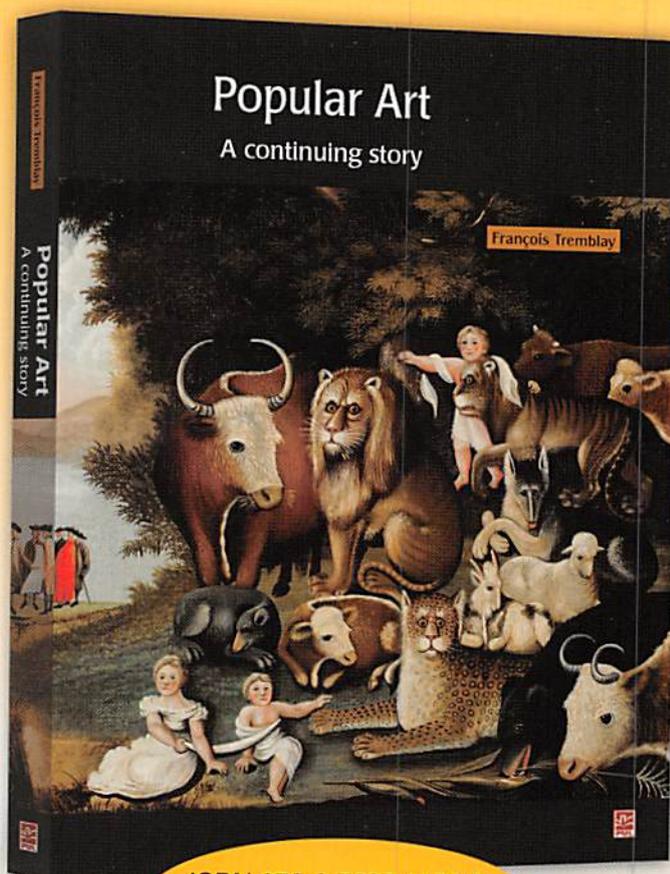
Une histoire des débuts



ISBN 978-2-7637-3888-8
264 pages • 59,95 \$

Popular Art

A continuing story



ISBN 978-2-7637-4134-5
250 pages • 59,95 \$



   Suivez-nous sur les réseaux sociaux

 Presses de l'Université Laval

www.pulaval.com

CHARLEVOIX

Charme — moi

DANS LES PROFONDEURS DE CHARLEVOIX, BAT UN CŒUR QUI ANIME TOUT LE TERRITOIRE ET LE TONIFIE.

On le sent depuis le sommet des montagnes verdoyantes, coulant vers les rivières pures, défilant à travers les rues trépidantes pour enfin se mêler au fleuve majestueux. Que ce soit à travers la culture, la gourmandise ou l'exploration de tous les horizons, chaque expérience se transforme *avec tout le charme de Charlevoix.*



© Beside, Annie Ferland et Geneviève LeSieur - Bleu Outremer.

Réservez votre expérience dès maintenant!

1 800 667-2276 | tourisme-charlevoix.com